

ANDER-CAN,

RAJA DE BRAMPOUR,

ET

PADMANI,

HISTOIRE ORIENTALE,

TRADUITE DE LA LANGUE MALABARE;

Par Madame la Comteſſe DE CH. M. R. D.

TOME TROISIÈME.



A BRAMPOUR;

Et ſe trouve à PARIS,

Chez BRIAND, Libraire, quai des Auguſtins,
N°. 50.

1788.


LIBRARY
JUN 12 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce volume.

Fin de la Table.



ANDER-CAN, RAJA DE BRAMPOUR, ET PADMANI.

CHAPITRE CL.

Ander - Can, Thamar & Zulie abordent à Goa. Deſcription de cette ville.

LE récit de Thamar me retint ſur le pont juſqu'à l'heure du dîner. Nous

defcendîmes alors dans la chambre du confeil, où Zulie nous attendait.

Depuis notre départ de Diu, le vent nous fut conftamment favorable. Nous pafsâmes à la vue de Surate, dont on pouvait diftinguer les maifons avec des lunettes; nous côtoyâmes le royaume de Vifapour; enfin on jetta l'ancre dans le port de Goa.

La ville de Goa s'élève en amphithéâtre, dans une île formée par deux bras de la rivière de Mandoua, qui fe jette dans la mer entre les deux pointes appellées de Salfet & de Bardes, à quatre lieues de la ville, après avoir formé, au pied de fes murs, un des plus beaux ports de l'univers. Les deux premières maifons qu'on apperçoit en entrant dans la rade font deux couvens, l'un de dominicains & l'autre de capucins.

Les bords de la rivière font couverts maifons de campagne placées fur

des ſites avantageux, & environnées de jardins délicieux. La ville eſt belle, bien percée : tout y reſpire l'opulence & les plaiſirs, qui en ſont la ſuite. L'île de Goa peut avoir vingt milles de circonférence.

CHAPITRE CLI.

Ils ſe rendent par terre à Agra.

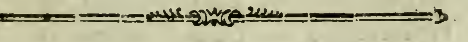
JE paſſai quinze jours dans cette ville, qui furent employés à faire préparer les équipages qui m'étaient néceſſaires. Dès qu'ils furent prêts, Zulie monta dans un palanquin : je l'accompagnai à cheval, de même que Thamar, & les gens de ſa ſuite & de la mienne. Nous ſuivîmes le cours de la rivière de Mandoua juſqu'à Viſapour, d'où nous nous rendîmes à Aurengabad.

Je rencontrai dans cette ville plusieurs perſonnes que j'avais vues à la cour d'Aureng-Zel quatre ans auparavant. Le bruit de ma mort s'était tellement accrédité, qu'on parut extrêmement ſurpris de me revoir. Je reçus à ce ſujet des complimens flatteurs, & que j'avais lieu de croire ſincères.

Un grand nombre de perſonnes qui voulaient ſe rendre à la cour ſe joignirent à moi lorſque je quittai Aurengabad. Je me trouvai alors environné d'une caravanne aſſez nombreuſe, à la tête de laquelle je ſuivis la rivière d'Ugen juſques ſous les remparts de la fortereſſe de Gualier. On trouve alors un chemin magnifique dont nous profitâmes, & nous arrivâmes dans Agra, après avoir paſſé à gué la petite rivière de Tchemhel.

L'abſence de la cour rendait déſerte cette ville, que j'avais vue ſi floriſ-

ſante. L'empereur Schakgehan vivait encore renfermé avec ſes femmes dans les jardins, mais on ne parlait déja plus de lui.



CHAPITRE CLII.

Voyage d'Agra à Delhy.

NOUS ſéjournâmes quelques jours dans cette capitale : la caravane devint plus nombreuſe à notre départ, par la jonction d'environ cent perſonnes qui me firent demander la permiſſion de m'accompagner. La quantité de voleurs répandus dans les provinces depuis la fin de la guerre obligeoit les voyageurs à prendre des précautions pour n'être pas arrêtés dans la route, & il fut heureux pour nous d'être en force.

Sur les confins de la province d'Agra

ſe trouve une vaſte forêt qui coupe le chemin de Delhy, & auprès de laquelle nous arrivâmes à l'entrée de la nuit. Les avant-coureurs que j'envoyais tous les jours devant moi ſe replièrent à toute bride ſur ma troupe au moment où nous allions entrer dans le bois : ils me dirent, pour juſtifier leur fuite, qu'ils avaient été pourſuivis par une bande nombreuſe de voleurs qui les avoient quittés à la vue du gros de notre caravane.

Nous étions en trop grand nombre pour devoir appréhender la rencontre de quelques bandits ; je penchais en conſéquence à continuer notre route. Cependant, comme la plupart de mes compagnons étaient des banians, gens plus propres au négoce qu'au maniement des armes, je crus devoir les conſulter. Ils me prièrent de paſſer la nuit dans l'endroit où nous étions, ce que nous exécutâmes.

On fit un retranchement avec les balots de marchandiſes dont les chameaux qui ſuivaient la caravane étaient chargés, & avec les chariots des équipages. On ſe repoſa tranquillement au milieu de ce petit fort, dans lequel il fut allumé pluſieurs feux pour avertir les voleurs qu'on faiſait bonne garde.

Je m'apperçus le leudemain que l'avis des marchands avait été ſage. Nous traversâmes la forêt en bon ordre ſans rencontrer perſonne ; mais à l'iſſue, nous vîmes un eſcadron de deux cents cavaliers rangés en bataille à la demi-portée du mouſquet de la grande route : notre contenance guerrière leur en impoſa, ils n'osèrent pas nous attaquer ; mais il eſt préſumable qu'ils auraient fondu ſur nous ſi l'on ſe fût engagé dans la forêt durant la nuit.

Nous arrivâmes au milieu de la nuit

dans le vieux Delhy, qui ſert de faux-bourg à la ville neuve, dont les portes étaient fermées : on les eût ſans doute ouvertes à ma requiſition, mais je voulais éviter tout éclat avant d'avoir pris les ordres de mon père ; je mis pied à terre dans le fauxbourg, & je profitai de la fraîcheur de la nuit & de la clarté de la lune pour me promener au bord de la rivière de Gemma.

J'arrivai ſur les rives du fleuve dans cet inſtant où, les ténèbres ſe retirant lentement pour faire place à la lumière qui s'avance, le voyageur indécis doute s'il eſt jour ou s'il eſt nuit. Un grand nombre d'ouvriers prèparaient un bûcher qu'ils ornaient d'emblêmes funèbres. L'activité avec laquelle ils travaillaient annonçait que les obsèques auxquelles ce bûcher était deſtiné devaient bientôt ſe célébrer. Je voulus en ſavoir davantage, on me

dit qu'un ſeigneur indien était mort dans les pays étrangers, & que ſa veuve devait ſe brûler ce jour-là, ſelon les loix impies de ſa religion. Celui qui me tenait ce propos était un mahométan ; ceux de cette ſecte traitent trop mal les femmes pour qu'elles ſoient tentées de les accompagner dans le tombeau : je le quittai pour rejoindre Thamar & Zulie, qui m'attendaient dans le caravanſerail, & que je trouvai prets à ſortir.

CHAPITRE CLIII.

Ander-Can dans les bras de ſon père.

Nous prîmes le chemin de la ville, & Thamar me conduiſit au palais du raja mon père. J'étais ſorti depuis plus de quatre ans de la maiſon paternelle, & depuis ce temps mes traits

s'étaient formés; ma taille, devenue plus haute & mieux proportionnée, me faisait paraître un autre homme; il était difficile qu'on pût me reconnaître. Cependant Thamar me pria de modérer pour quelques instans mon impatience, & de le laisser entrer avec son épouse dans l'appartement de mon père, pour le prévenir de mon retour, dans la crainte que le plaisir inespéré de me voir ne causât dans ses sens une révolution qui lui fût funeste. Mon attente ne fut pas longue; mon père ouvrit lui-même les portes de son cabinet & se précipita dans mes bras : à peine eus-je le temps de me jetter à ses pieds. Je n'exprimerai pas les sentimens de joie & de tendresse qui remplirent mon ame dans cet heureux instant. Ames sensibles, vous les avez éprouvés! Mon père me tenait serré contre son cœur; nos larmes confondues étaient la seule

expreſſion de nos penſées; nous reſtions dans un ſilence durant lequel nos ames pénétrées d'une joie pure goûtaient une félicité que la parole ne ſaurait exprimer.

Après les premiers inſtans où la nature agiſſant toute ſeule, ne nous laiſſait pas la liberté de faire des réflexions, mon père me fit entrer dans ſon cabinet, me fit aſſeoir auprès de lui, à côté de Zulie & de Thamar, & me fit de nouveau les plus tendres careſſes. Je m'apperçus avec ſurpriſe qu'au milieu de ſes tranſports il changeait de couleur; la triſteſſe ſe repandait ſur ſon viſage; il faiſait de vains efforts pour la cacher, elle perçait malgré lui. Je penſais que le ſouvenir de ma mère troublait le plaiſir qu'il reſſentait à me voir; je ne pouſſai pas plus loin mes conjectures. Mon père ſortit de ſon cabinet pour donner des ordres à un eſclave, & j'entendis diſ-

tinctement qu'il le chargea de lui rapporter une réponſe ſur-le-champ.

L'état de mon père, juſqu'au retour de l'eſclave, ne ſaurait ſe décrire; ſon regard était égaré, un tremblement univerſel le ſaiſiſſait par intervalles; il me regardait avec des yeux où toute ſa tendreſſe était peinte; ſa phyſionomie changeait tout-à-coup; il prenait un air ſérieux qui me glaçait d'effroi. Thamar l'examinait avec attention ſans rien concevoir à cette alternative de plaiſir & de triſteſſe qui ſe nuançait ſenſiblement ſur ſon viſage. L'eſclave revint. Mon père nous quitta de nouveau pour entendre la réponſe qu'il attendait. Il rentre ſur-le-champ, en s'écriant : O Dieu! ..... ô mon fils! ..... & perd connaiſſance. Cet accident fut prompt comme l'éclair.

Au bruit que nous fîmes, on accourut pour donner à mon père les

ſecours dont il avoit beſoin. Je dis qu'on les lui donna, car, pour ce qui me concerne, je ne ſais ce que je devins; ma raiſon m'abandonna pendant toute cette journée.

Je me jettai ſur le corps de mon père : on eut beaucoup de peine à l'arracher de mes bras pour le porter ſur un lit de repos. Il ouvrit enfin les yeux; & me voyant à genoux auprès de lui : Eſt-ce vous, mon fils, me dit-il d'une voix éteinte? que faites-vous à mes côtés? Courez, Ander, volez au ſecours de votre épouſe, arrachez-la des bras de la mort, s'il en eſt temps encore.

Les efforts que fit mon père lui causèrent un ſecond évanouiſſement, mais je n'en fus pas témoin. Frappé comme d'un coup de foudre, je me concentrai tout entier dans mon ame; les objets extérieurs ne faiſaient aucune impreſſion ſur moi. Quelle était

cette épouſe que je devois arracher du trépas ? quel était ce trépas dont je pouvais me rendre le maître ? Mon imagination s'échauffait. La converſation que j'avais eue à l'aube du jour avec les ouvriers qui mettaient la dernière main à un bûcher funèbre, un ſeigneur indien mort dans un pays étranger , ſa veuve qui devait ſe brûler, les paroles de mon père, le récit que Thamar m'avait fait ſur le vaiſſeau : — Oui , c'eſt Padmani , m'écriai-je , hors de moi - même , c'eſt mon amante , c'eſt mon épouſe ! . . . . . où eſt-elle , que je la ſauve des atteintes de la mort ?

J'entrai dans une véritable frénéſie. Je venais auprès du lit de mon père, je frappais des pieds , je jettais des cris inarticulés , mais j'étois incapable de prendre aucune réſolution , ni même de faire aucune action raiſonnable.

CHAPITRE CLIV.

Ander-Can retrouve Padmani à l'inſtant où, le croyant mort, elle ſe jettait dans un bûcher ardent.

LA raiſon de Thamar ſuppléa au défaut de la mienne. Mon père ne manquait pas de ſecours, on avait eu le temps d'appeller les médecins, & ſon appartement était rempli de ſes amis & de ſes eſclaves.

Thamar s'approcha de moi, & me prenant la main : Venez, Ander, me dit-il, volons au ſecours de Padmani : elle veut mourir pour vous, c'eſt à vous à lui rendre la vie. J'entendis à peine les paroles de mon ami ; le nom de mon amante fut le ſeul qui frappa mes oreilles ; je ſuivais Thamar, qui

me prêtait ſon bras, & avec ce ſecours, je marchais avec une vîteſſe extrême : nous traversâmes toute la ville dans l'eſpace de trois quarts d'heure.

Nous arrivâmes au bord de la rivière. Le concours de monde, qu'un ſpectacle barbare attirait dans cet endroit, n'arrêta pas mes regards; je ne voyais que mon ami, ou plutôt je ne voyais & n'entendais rien. Thamar me traînait. L'horreur de mon état venait ſe peindre dans mes regards furieux; mes cheveux en déſordre étaient épars ſur mes épaules; mon ami me parlait, il me conſolait ſans doute, mais je n'entendais pas ſes paroles.

Cependant nous perçâmes la foule & nous arrivâmes au pied du bûcher. Mes cheveux ſe hériſſent ſur ma tête. O Dieu! je vis Padmani! Les habillemens funèbres dont elle était enveloppée ne la cachèrent pas à mes yeux,

ſon portrait était gravé trop profondément dans mon cœur. Elle marchait vers le bûcher ; deux brames ſoutenaient ſes pas chancelans. Cette vue me rendit toute ma force. Je m'arrachai des bras de Thamar, je courus, je volai au-devant des pas de mon amante..... Arrête, barbare, que fais-tu ? arrête,..... reconnois ton amant,.... vois ton époux..... Padmani détourne les yeux,.... j'étais à ſes pieds. Que devint-elle dans cet inſtant ? que devins-je moi-même ?...

Je m'éveille comme d'un ſommeil profond. Mon amante était à mes côtés, on s'empreſſait de la rappeller à la vie. Elle ouvrait les yeux. Nous étions au bord du fleuve. Le peuple immenſe qui nous environnait avait empêché juſqu'alors de tranſporter Padmani dans la ville. Que ne dis-je pas à mon amante quand elle put

m'entendre ! quels tranſports! quelle ivreſſe!.... quels raviſſemens!

A peine mon amante commençait à ſe reconnaître, que mon père arriva ſur les bords de la Gemma. Sa tendreſſe pour moi & pour Padmani lui faiſant craindre que nous n'euſſions beſoin de ſecours, il était monté dans un palanquin pour voler ſur mes traces auſſi-tôt qu'il fut revenu de ſa faibleſſe: il fit entrer Padmani dans le palanquin, & nous reprîmes le chemin de ſon palais.

CHAPITRE CLV.

La mère de Padmani apprenant que ſa fille eſt arrachée aux flammes, vient à ſa rencontre.

LA nouvelle extraordinaire que l'époux de Padmani, cru mort depuis quatre ans, s'était préſenté pour ar-

racher ſon épouſe aux horreurs du bûcher, ſe répandit rapidement dans la ville ; elle pénétra dans le palais de Zoromade, juſqu'aux oreilles de la mère de mon épouſe.

Cette dame pleurait un malheur dont ſes prières & ſes larmes n'avaient pu la garantir. Elle était ſeule chez elle. Son époux, après avoir épuiſé tous les moyens imaginables pour empêcher, ou du moins pour retarder le ſacrifice de ſa fille, ne voulut pas en être témoin. Il s'était retiré à la campagne auſſi-tôt que Padmani, qui entrait dans ſa dix-ſeptième année, eut perſiſté publiquement dans le vœu qu'elle avait fait de mourir, & fixé le jour de ſon ſacrifice. Sa mère montra plus de fermeté dans cette occaſion, elle n'abandonna pas ſa malheureuſe fille.

Auſſi-tôt qu'elle fut certaine que les tentatives qu'elle faiſait pour retenir

ſa fille ſur la terre étaient vaines, elle eut le courage de l'exhorter elle-même à montrer une fermeté digne de ſa naiſſance & de l'époux qu'elle pleurait. Lorſqu'elle apprit par mille bouches que, par l'effet d'un véritable prodige, ſa fille était rendue à ſes embraſſemens, elle ne pouvait ſe perſuader que cette nouvelle fût vraie. Où eſt ma fille, s'écriait cette tendre mère, dont l'excès de la joie égarait la raiſon, on dit que le ciel me la conſerve ? Pourquoi n'eſt-elle pas dans mes bras ? Que je la voye encore une fois, & je ſuis ſatisfaite de mourir après ce bonheur. On lui dit que ſa fille avait pris le chemin du palais de mon père. Cette dame ſe jetta dans un palanquin & ſe fit porter au palais, où nous arrivâmes en même temps, elle & nous.

C'eſt encore une ſcène qu'on ne peut rendre. Mon amante apperçut ſa mère, elle ſe précipita dans ſes bras

au moment où elles ſortaient l'une & l'autre des palanquins. Ces deux dames ſe tenaient étroitement embraſſées. La mère ſemblait craindre qu'on ne lui ravît une ſeconde fois ſa fille pour la conduire à la mort : elle ne pouvait la quitter. Quel tableau que celui de cette mère ! Les larmes de tendreſſe qu'elle verſait, ſes paroles entrecoupées, ſes regards animés, ſes tranſports qui renaiſſaient ſans ceſſe ! Enfin nous arrivâmes dans un ſallon où nous paſsâmes la journée enſemble. Thamar & Zulie nous joignirent, & la converſation devint plus ſuivie.

CHAPITRE CLVI.

Ran-Zing donne ſon conſentement au mariage d'Ander-Can & de Padmani.

J'ÉTAIS aſſis auprès de mon amante, mes yeux attachés perpétuellement ſur les ſiens. Nous nous levâmes comme ſi nous nous fuſſions concertés, & nous tombâmes tous deux en même temps aux genoux de mon père : ſon cœur paternel n'était pas à l'épreuve de cette marque de notre ſoumiſſion. Oui, mes enfans, nous dit-il vivement, il eſt juſte que je mette le ſceau à votre bonheur ; vous me ſerez auſſi chers l'un que l'autre, vos droits ſur mon cœur vont être les mêmes. Alors, prenant ma main pour la préſenter à Padmani : Permettez, madame,

continua t-il en s'adreſſant à la mère de mon épouſe, permettez que nos deux enfans ſoient unis dès aujourd'hui pour leur mutuelle félicité & pour la nôtre.

Padmani leva timidement les yeux ſur ſa mère pour lui demander ſon conſentement. Oui, ma fille, lui dit cette dame, qui devinait ſa penſée, j'approuve votre mariage; je ſerais ſouverainement injuſte ſi je ne conſentais pas avec la reconnaiſſance la plus vive à l'honneur dont le raja daigne nous combler. Padmani alors me préſenta ſa main en rougiſſant, je la reçus comme un préſent du ciel; mais cette félicité, à laquelle je touchais, s'enfuit loin de moi lorſque je croyais que rien déſormais ne pouvait me la ravir.

On fit partir un courier pour porter à Zoromade la nouvelle de l'événement inespéré qui lui rendoit ſa fille, &

toutes chofes furent préparées pour avancer le jour où devait fe faire la cérémonie de notre mariage.

J'accompagnai le foir Padmani & fa mère jufqu'à leur palais. A mon retour, mon père me témoigna de nouveau la fatisfaction qu'il reffentait de me revoir, après avoir fi long-temps pleuré ma perte. Nous eûmes une longue converfation au fujet de nos affaires domeftiques. Il daigna m'accompagner lorfque je paffai dans ma chambre à coucher, & ne me quitta qu'en m'ordonnant de me mettre au lit.

CHAPITRE CLVII.

CHAPITRE CLVII.

Mort de la mère de Padmani.

JE me levai tard le lendemain, &, après avoir été m'informer de la ſanté de mon père, je me rendis chez Padmani. Les choſes étaient bien changées depuis le jour précédent. Je trouvai toute la maiſon dans les alarmes; la mère de mon épouſe touchait à ſon dernier moment. L'excès de la joie avait fini ce que l'excès de la triſteſſe avait commencé. Cette dame avait eu la force de ſurvivre à la mort de ſa fille, mais ſon cœur était fermé pour jamais au ſentiment du plaiſir; il ne put s'y faire un paſſage ſans le déchirer entiérement. La révolution ſe fit pendant la nuit, une attaque d'apoplexie la mit aux portes du tombeau.

J'entrai dans la chambre de cette dame, elle était hors d'état de me parler, ni peut-être même de me connaître ; à peine s'appercevait-on qu'elle respirât. Padmani, fondante en pleurs, ne quittait pas le chevet de son lit. J'y passai tout le jour, j'en avais donné avis à mon père, & je ne me retirai qu'à l'entrée de la nuit ; les médecins donnaient alors quelque espérance.

Je ne vis pas mon épouse le jour suivant, je fus accablé de visites tout le matin. Le prince Mahamud, que j'avais vu à Aurengabad quatre ans auparavant, à la cour d'Aureng-Zeb, vint me complimenter sur mon heureux retour. Ce jeune prince avait toutes les graces qui parent un homme ; sa démarche était noble & fière, sa physionomie pleine d'agrément & de majesté. A l'avantage de la figure, il joignait quelques qualités de l'ame ;

il était libéral, vrai, plein de valeur. Malgré les ſujets que j'ai eus de le haïr, j'ai la force de convenir que ſes défauts étaient rachetés par de grandes qualités qui les faiſaient oublier.

Mon père me préſenta le même jour à l'empereur Aureng-Zeb, de qui je reçus les marques les plus flatteuſes de diſtinction. Ce prince me félicita du bonheur que j'avais eu d'arriver à temps pour ſauver la vie à mon épouſe.

Il était ſi tard quand je revins de chez l'empereur, que je me contentai ce jour-là d'envoyer demander des nouvelles de la mère de Padmani par un de mes eſclaves. Cette dame était dans le même état; la paralyſie commençait cependant à ſe former.

Les jours ſuivans, je paſſai auprès de mon épouſe tous les momens dont je pouvais diſpoſer. Son abattement me faiſait craindre pour ſa vie : elle veillait auprès de ſa mère toutes les

nuits. Elle eût à la fin ſuccombé à la fatigue ſi la maladie de cette dame ſe fût prolongée plus long-temps ; mais, le ſeptième jour après ſon accident, elle eut une ſeconde attaque qui l'emporta dans l'eſpace de deux heures.

CHAPITRE CLVIII.

La mort de la mère de Padmani éloigne le mariage d'Ander-Can.

ZOROMADE, à la nouvelle de ce qu'il appellait la réſurrection de ſa fille, accourait pour jouir d'un bonheur qui ſurpaſſait ſes eſpérances ; il arriva pour être témoin de la mort de ſon épouſe. Les préparatifs qu'on faiſait pour mon mariage furent changés en des apprêts de deuil.

Padmani était ſi vivement touchée de la perte de ſa mère, que les motifs

de consolation qu'on s'efforçait de lui donner semblaient aigrir sa douleur. Je la quittais le moins que je pouvais, & le temps où je n'étais pas auprès d'elle, je le passais avec mon père ou chez Thamar & Zulie. Ces deux illustres amis me voyant plongé dans la tristesse, cherchaient à modérer mon chagrin par la peinture qu'ils me faisaient du bonheur dont je devais bientôt jouir. Ils me disaient souvent qu'ils ne restaient à Delhy que pour être témoin de ma félicité; qu'ils se proposaient ensuite de finir leur carrière dans la vallée de Dinam, comme ils l'avaient promis à Luzein & à Zulmire.

CHAPITRE CLIX.

Ander-Can raconte ſes aventures à Padmani.

LA douleur de Padmani devint enfin plus modérée, & la cérémonie de notre mariage fut arrêtée après les ſix mois du grand deuil. Pendant cet intervalle nous jouiſſions du plaiſir de nous voir ſans contrainte.

Un jour que nous étions enſemble dans ſon jardin, elle me fit aſſeoir à ſes côtés, ſur un banc de verdure, & me demanda, comme en plaiſantant, ſi, dans le cours de mes longs voyages, je n'avais jamais eu de paſſion pour aucune femme. Je n'avais rien de caché pour elle. La réponſe que je devais à ſa queſtion me conduiſit naturellement à lui faire le détail de

mes aventures. Quand j'en fus à mon esclavage de Baſſora, je lui parlai du bonheur que j'avais eu dans cette circonſtance, de tomber entre les mains de la généreuſe Zama ; je lui peignis les bienfaits dont cette dame m'avait comblé, la reconnaiſſance tenait le pinceau. Je convins avec franchiſe que Zama m'avait tendrement aimé, & que ſi mon cœur eût été libre, j'aurais peut-être partagé ſa paſſion, mais qu'au défaut des ſentimens de l'amour, je devais à Zama une gratitude ſans bornes.

Padmani voulut connaître plus particuliérement cette perſonne à qui j'avais des obligations ſi eſſentielles : elle me demanda quel était ſon rang, ſi j'avais paſſé long-temps chez elle. Je la ſatisfis ; je lui dis même que Zama m'avait donné les marques les moins équivoques de ſon amour, & que, connaiſſant ſon extrême ſenſibilité,

je ne doutais pas que mon départ ne l'eût vivement affectée. La conversation devint insensiblement plus intéressante. Nous parlâmes de notre amour. Je lui fis mille sermens d'une fidélité inviolable, & nous nous quittâmes également charmés l'un de l'autre.

CHAPITRE CLX.

Un seigneur étranger, nommé Mirsa-Mula, *arrive à Delhy. Il est présenté à Ander-Can & à Padmani.*

QUELQUES jours après, arriva dans Delhy un jeune seigneur persan, nommé *Mirsa-Mula.* Il voyageait depuis plusieurs années dans l'Europe & dans l'Asie. Projettant de passer quelque temps à la cour impériale des

Indes, il se fit présenter à l'empereur Aureng-Zeb par l'ambassadeur de Perse, qui l'introduisit ensuite dans les principales maisons de la ville.

La suite de cet étranger n'était pas extrêmement nombreuse; elle l'était cependant assez pour faire juger que le Persan était d'une condition distinguée; d'ailleurs, ses manières parlaient hautement en sa faveur. Il fit une visite à Zoromade, & Padmani, qui se trouvait alors avec son père, ne fut pas fâchée de le voir, pour juger par elle-même s'il méritait tout le bien qu'on disait de lui dans la ville depuis son arrivée. Mais elle fut extrêmement surprise lorsqu'elle vit cet étranger rougir plusieurs fois en la regardant; cependant elle fut très-satisfaite de sa conversation & de sa politesse; & ne comprenant rien à l'émotion qu'elle avait remarquée dans ce jeune homme, elle l'attribua à sa

grande beauté, dont il avait été frappé ſans doute.

J'entrai dans l'appartement de Padmani une heure après le départ de Mirſa-Mula. Elle me fit confidence de la viſite que ſon père venait d'en recevoir, & me témoigna qu'il paraiſſait être d'un commerce très-agréable.

Cet étranger m'avait été préſenté la veille, & j'avais ſenti, en le voyant, une émotion ſecrète dont je ne démêlais pas la cauſe, & qu'il ſemblait partager avec moi. Il m'avait demandé mon amitié avec tant d'empreſſement, que je n'avais pu la lui refuſer. Il joignait aux graces de la plus jolie figure quelque choſe de ſi noble & de ſi engageant, qu'il était difficile de le voir ſans s'intéreſſer à lui. Je dis à Padmani que ſi je pouvais ſoupçonner ſon cœur de légéreté, j'aurais un véritable ſujet de crainte,

& que Mirſa-Mula pouvait être un rival capable de donner de la jalouſie. Vous êtes injuſte, Ander, répondit Padmani, ſi vous avez le moindre ſoupçon que je puiſſe vous manquer de foi : le fond de mon cœur doit vous être connu ; ma mort ſeule effacera les ſentimens que vous m'avez inſpirés, s'ils ne ſubſiſtent pas au-delà du tombeau. Cependant, pour revenir à ce jeune étranger, je ſuis ſurpriſe que vous ne l'ayez pas vu à Baſſora ; il était dans cette ville, à ce qu'il m'a dit, dans le même temps que vous. Je n'ai pas eu de liaiſon particulière avec Mirſa-Mula, répondis-je, cependant ſa phyſionomie ne m'eſt pas inconnue : je l'ai vu quelque part, mais je ne puis me ſouvenir de l'endroit où je l'ai rencontré. Il entra dans ce moment pluſieurs perſonnes chez Padmani, & la converſation changea d'objet.

Quelques jours après, on annonça le ſeigneur perſan pendant que j'étais ſeul avec mon épouſe, Zoromade était entré dans un cabinet voiſin. Madame, dit-il, en la ſaluant avec une grace touchante, le prince Ander & Zoromade m'ont fait la faveur de me recevoir au nombre de leurs ſerviteurs; j'oſe eſpérer que la marque la plus précieuſe qu'ils voudront bien m'en donner ſera de me permettre de vous offrir mes hommages pendant le ſéjour que je me propoſe de faire dans cette ville. Je lui répondis : Ne doutez pas, ſeigneur, que je ne faſſe le plus grand cas d'un ami tel que vous; & quoiqu'il ſoit dangereux de vous avoir pour confident auprès de ſon amante, je conſens cependant à braver ce danger, parce que je compte ſur le cœur de madame & ſur les loix de l'amitié.

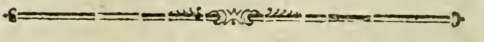
Ce dernier article ne ſerait pas un bouclier à toute épreuve, interrompit

à ſon tour le jeune étranger, madame a des charmes contre leſquels la raiſon obtiendrait peu d'empire; mais, hélas! continua-t-il en ſoupirant, je ne ſuis plus le maître de mon cœur, un fatal penchant l'entraîne vers un objet qui me rend le plus infortuné des hommes. Mirſa ne put contenir ſes larmes en faiſant cette réflexion. Il allait continuer, mais il fut interrompu par l'arrivée de pluſieurs perſonnes.

Lorſque je fus ſeul avec Padmani, nous réſolûmes, de concert, d'engager Mirſa-Mula à nous faire le récit de ſes aventures : il avait tant d'avantages du côté du corps & de l'eſprit, qu'il nous paraiſſait difficile qu'il eût été maltraité par l'amour. L'occaſion de nous contenter ſe préſenta bientôt.

La première fois qu'il vint chez Padmani, avec laquelle j'étais preſque toujours, mon amante le pria avec tant d'inſtances de nous faire part de

ſes malheurs, comme à deux perſonnes qui s'intéreſſaient vivement à ce qui le regardait, qu'après s'être fait un peu preſſer, il contenta notre curioſité à peu-près en ces termes :



CHAPITRE CLXI.

Hiſtoire de Mirſa-Mula.

Il ne paraît pas vraiſemblable qu'étant auſſi jeune que je le ſuis, l'amour m'ait déja fait éprouver ſes plus grandes rigueurs ; j'en ſuis cependant une des plus triſtes victimes. En revenant de Conſtantinople, où j'avais paſſé quelques mois au commencement de mes voyages, je réſolus de voir Lamecque, & de m'embarquer enſuite pour Ormus & pour les Indes. A mon arrivée à Lamecque, j'appris qu'un aſſez grand nombre de pélerins devaient partir

inceſſamment pour Baſſora. Je me joignis à cette caravane pour me rendre, ſoit à Hiſpahan, par la route de Bagdad, ſoit dans l'Indoſtan, par le golfe perſique.

Il y a un an que j'arrivai à Baſſora; je jouiſſais alors d'une tranquillité d'ame à laquelle ſuccéda bientôt le plus cruel orage; ma fortune me procurait les moyens de faire aiſément des connaiſſances; je fus admis dans la meilleure compagnie. Quelqu'un me propoſa de me préſenter dans une maiſon dont la maîtreſſe paſſait pour une des femmes les plus accomplies de la ville, je la vis, & je la trouvai au-deſſus des éloges qu'on lui prodiguait de toutes parts. Elle était veuve depuis peu de temps, & jouiſſait d'un bien très-conſidérable. Le prince Ander l'a ſans doute connue: elle ſe nommait Zama. A ce nom je ne pus m'empêcher de rougir; l'étranger ne

fit pas ſemblant de s'en appercevoir ; & continua ſon récit.

Il me fut impoſſible de voir plusieurs fois la bel'e Zama ſans reſſentir pour elle la plus brûlante ardeur. J'obtins la permiſſion de lui faire ma cour, que je ſollicitais avec inſtance. Mes yeux furent chargés ſeuls, pendant quelque temps, d'expliquer ma paſſion, mais je m'apperçus bientôt que leur langage n'était pas entendu, ou du moins qu'on feignait de ne le pas entendre. Je réſolus de parler plus clairement. Je puiſai dans mon cœur les termes les plus tendres & les plus expreſſifs pour rendre les ſentimens de mon ame, Zama fut inſenſible. Je connais vos bonnes qualités, Mula, me dit-elle un jour, & je fais cas de votre mérite, mais je ne puis vous accorder que l'eſtime que tout le monde vous doit ; cherchez à vous guérir d'une paſſion que je ne parta-

gerai jamais. Ce début ne me rebuta pas ; je me flattais de triompher de la froide Zama par ma persévérance, mais c'était en vain que je me livrais avidement au plus chimérique espoir. Un jour que, seul auprès d'elle, je lui parlais de mon amour avec la vivacité que peut inspirer la présence d'un objet tendrement aimé : Seigneur Mula, me dit cette aimable dame, puisque mon indifférence ne suffit pas pour éteindre votre passion, il faut que j'emploie le dernier remède qui me reste pour vous guérir d'une inutile tendresse. Sachez donc que vous avez un rival que j'aime, que rien au monde ne saurait l'arracher de mon cœur, & que, loin de me plaire par vos assiduités, je vous haïrai bientôt infailliblement, parce que vos soins me privent quelquefois de voir mon amant. Cruelle Zama ! m'écriai-je à ce discours, ce n'était pas assez de

m'apprendre que je ne ſaurais vous plaire ; deviez-vous porter l'inhumanité juſqu'à me faire ſavoir vous-même qu'un rival trop fortuné triomphe d'un cœur dont je préférerais la poſſeſſion au trône de l'univers ? Mais je ne contribuerai pas à vous rendre malheureuſe ; je m'exile à jamais de votre préſence, aimable Zama, je me priverai de vous voir ſans renoncer à mon amour ; tenez-moi compte du ſacrifice que je vous fais, & connaiſſez du moins, par ma ſoumiſſion à vos ordres, ce qu'était capable de produire la violence de ma paſſion.

CHAPITRE CLXII.

Suite de l'hiſtoire de Mirſa-Mula.

L'EFFORT que je fis en cette occaſion me fut fatal. Je tombai dangereu-

ſement malade, les portes de l'éternité s'ouvrirent devant moi ; mais ma jeuneſſe & la rigueur de ma deſtinée m'arrachèrent du port que la terre m'offrait dans ſon ſein pour me jetter une ſeconde fois parmi les hommes. Avec mes forces, je ſentis renaître ma paſſion ; bientôt elle me tyranniſa ſi fort, que je réſolus de me préſenter une dernière fois chez mon ingrate maîtreſſe ; je m'y traînai avec beaucoup de peine : ô Dieu! je la trouvai dans un état qui déchire encore aujourd'hui mon cœur, elle était en proie au plus violent déſeſpoir ; ſes pleurs redoublè ent auſſi-tôt qu'elle me vit. Venez, Mirſa-Mula, me dit-elle, venez être témoin de toute l'horreur qui m'environne. L'ingrat qui poſsède mon cœur, l'ingrat que je vous ai injuſtement préféré m'abandonne aujourd'hui, l'infidèle fuit ; &, malgré la promeſſe qu'il m'a faite

de revenir auprès de moi, je ſais qu'il trahit ſes ſermens, & qu'il me laiſſe en proie à mon déſeſpoir.

Belle Zama, lui répondis-je en me jettant à ſes genoux, oubliez pour toujours un monſtre de perfidie, indigne des larmes que vous verſez pour lui. Mais le puis-je, Mirſa-Mula? reprit cette amante affligée, je ſais tout ce que la raiſon doit inſpirer dans une ſemblable circonſtance, & même ce qu'un juſte dépit peut ſuggérer pour ſe venger d'un perfide; mais mon amour l'emporte malgré moi ſur le dépit que devroit m'inſpirer mon volage amant. Non, non, pourſuivit-elle avec tranſport, non, je ne veux chercher de ſoulagement à mon malheur que dans la mort que j'implore. Cruel, continua-t-elle avec mille ſanglots, je n'oublierai ta perte que lorſque mon dernier ſoupir aura ſignalé ma conſtance & mon amour.

Zama prononçait ces paroles avec tant d'action, que je craignis pour ſa vie. J'appellai ſes femmes à ſon ſecours, & je me retirai dans un état affreux.

CHAPITRE CLXIII.

Fin de l'hiſtoire de Mirſa-Mula.

Témoin des tranſports de Zama pour mon heureux rival, je voyais aſſez que jamais je ne viendrais à bout de la faire changer. Cependant je retournai le lendemain chez la maîtreſſe de mon cœur ; je n'oubliai rien pour mettre le calme dans ſon ame, je me ſervis ſucceſſivement de toutes les armes que le raiſonnement peut fournir, mes efforts furent vains. Je vous plains, Mula, me diſait cette aimable & malheureuſe femme, vous

étiez né pour être heureux : c'eſt à regret que je contribue à votre infortune, mais je ne ſuis point maîtreſſe de ſonger à autre choſe qu'à ma propre diſgrace : abandonnez un projet dans lequel l'univers entier ne ſaurait réuſſir ; mon cœur n'eſt pas en ma diſpoſition, mon perfide amant s'en eſt rendu le maître, il a emporté avec lui la moitié de mon ame, je l'aimerai juſqu'au tombeau.

Je ne ſais pas comment je pus ſurvivre à cette déclaration. Obligé de renoncer au ſeul eſpoir de bonheur qui me reſtait, je me déterminai à m'éloigner de Baſſora. Je me rendis chez Zama pour lui faire mes adieux. Que ne puis-je vous répéter tout ce que l'amour & le déſeſpoir me ſuggérèrent dans ce triſte moment ; vous auriez ſans doute pitié de l'état où je me trouvai ; la cruelle Zama n'en fut pas émue. Partez, Mirſa-Mula, par-

tez, me dit-elle, je ne peux que vous plaindre, vous eſtimer & mourir. Ce furent les ſeules paroles obligeantes que j'obtins de cette belle déſeſpérée. Je quittai Baſſora dans un ſi grand déſordre, que je ſuis venu dans cette capitale ſans faire preſque aucune attention à la route que j'ai priſe. Je me flattais d'y trouver des objets propres à faire diverſion à mes chagrins; mon eſpérance n'a pas été vaine, puiſque vous daignez m'admettre dans votre ſociété.

CHAPITRE CLXIV.

Réflexions d'Ander-Can & de Padmani à l'occaſion de l'hiſtoire de Mirſa-Mula.

Je pris l'intérêt le plus vif au ſort malheureux de ce jeune étranger. Je

vous plains, Mirſa-Mula, lui dis-je lorſqu'il eut achevé ſon récit, & c'eſt avec d'autant plus de juſtice, que je ſuis la cauſe de vos malheurs. Vous voyez ce rival qui vous était inconnu, c'eſt moi qui, ſans le ſavoir, vous ai diſputé le cœur de Zama. Je ne partage pas ſa paſſion, mais elle m'a comblé de bienfaits, & je lui dois une reconnaiſſance éternelle.

Barbare Ander ! interrompit l'étranger, en cachant quelques larmes qu'il verſait, avez-vous le cœur aſſez dur pour n'être pas touché de l'état dans lequel vous avez réduit l'infortunée Zama ? Savez-vous qu'elle eſt prête à ſuccomber ſous le poids de ſon déſeſpoir ? Je vous demande mille fois pardon, madame, continua Mirſa en s'interrompant, je n'ai pas été le maître des premiers mouvemens de mon ame ; vos charmes excuſent le procédé du prince Ander : cependant

je

je ne ſaurais m'empêcher de me plaindre d'un rival qui, non-ſeulement m'a enlevé le cœur de ma maîtreſſe, mais que je vois ſur le point de lui coûter la vie.

CHAPITRE CLXV.

Comme on n'aime pas en France.

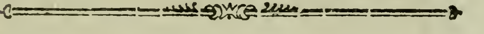
JE ne condamne point vos ſentimens, Mirſa, lui dis je alors; mais que puis-je faire pour votre bonheur? Si mon cœur ſe rendait à la conſtance de Zama, ſeriez-vous plus heureux? Elle vous bannirait pour jamais de ſa préſence, & vous auriez la douleur de la ſavoir dans les bras d'un rival. Plût au ciel, s'écria l'étranger, que je fuſſe réduit à cette extrémité! J'aime Zama pour elle ſeule; & quand je devrais périr mille fois, je mourrais content

ſi je ſavais que ſon bonheur fût affermi.

Je crois, répondit Padmani, qu'un véritable amant préfère en effet le bonheur de la perſonne aimée au ſien même : vous penſez d'une manière bien délicate, ſeigneur ; mais n'allez pas, je vous en conjure, inſpirer au prince Ander des ſentimens contraires à ma tendreſſe. Ne craignez rien, madame, repris-je à mon tour, en ſouriant, j'ai des obligations infinies à Zama, elles ſeront éternellement préſentes à mes yeux ; j'aime Mirſa-Mula, mais mon cœur appartient à Padmani, & je fais ſerment de l'aimer pendant toute ma vie. Cette converſation, qui m'embarraſſait, ne fut pas pouſſée plus loin.

Cependant Padmani commençait à appréhender que ce jeune étranger, auquel elle faiſait tant d'accueil, ne m'inſpirât des ſentimens pour

Zama contraires à ceux que je lui jurais tous les jours à elle-même; je m'apperçus des craintes de mon amante, &, pour les calmer, je devins encore plus aſſidu auprès d'elle. J'étais bien aiſe de prouver en même-temps à Mirſa-Mula, par ma conduite, qu'on me parlerait inutilement dans la ſuite de mes anciennes liaiſons avec la belle Zama.



CHAPITRE CLXVI.

Padmani enlevée par le ſultan Mahamud.

Nous allions ſouvent prendre le frais ſous une avenue ſolitaire qui régnait au bord du fleuve, à quelque diſtance de la ville. Un jour nous fûmes attaqués bruſquement par douze hommes maſqués, parmi leſquels je

reconnus le ſultan Mahamud, malgré ſon déguiſement. Notre petite ſociété n'était compoſée que de Padmani, Zulie, Mirſa-Mula, Thamar & moi. La réſiſtance fut inutile, Padmani fut enlevée ſous mes yeux; un des raviſſeurs la fit monter avec lui ſur ſon cheval, & tous enſemble prirent la fuite ſi promptement, que j'eus à peine le temps de me reconnaître.

Thamar, ſans s'arrêter à me conſoler, me promit en peu de mots qu'il ne tarderait pas à découvrir le lieu dans lequel le ſultan conduiſait mon épouſe, &, ſans attendre ma réponſe, il courut à la ville pour y monter à cheval.

Je revins triſtement au palais du raja mon père, réſolu d'arracher la vie au ſultan Mahamud, ou de perdre la mienne par ſes mains. Je fis à mon père le détail de cet événement. Il ſentit cet affront auſſi vivement qu'il

méritait de l'être, & ne balança pas d'en porter ſes plaintes ſur-le-champ à l'empereur. Je l'accompagnai au château, Aureng-Zeb me promit que je ſerais ſatisfait.

Cependant la malheureuſe Padmani avait été miſe ſur un cheval, devant un homme robuſte qui la ſerrait entre ſes bras, & qui l'entraînait rapidement, malgré les cris qu'elle jettait, & les efforts qu'elle faiſait pour lui échapper. La nuit, qui ſurvint, acheva de la décourager. L'horreur qu'elle reſſentait contre l'auteur de ſon enlèvement, qui ne lui était pas inconnu, la détermina à ſe donner la mort dans le cas où elle ne pourrait échapper de ſes mains.

Vers le milieu de la nuit, les raviſſeurs s'arrêtèrent dans une forêt; un d'entre eux préſenta des fruits à Padmani. Elle les refuſa d'abord; mais faiſant réflexion que, malgré la pré-

caution qu'on prenait de la conduire par des routes détournées, il était probable que je découvrirais bientôt les traces de ceux qui lui faisaient un outrage si sanglant, elle crut devoir conserver une vie qui m'était précieuse. Dans cette vue, elle prit quelques alimens pour réparer ses forces. On la remit à cheval une heure après, &, durant toute la nuit, elle traversa des pays qui lui paraissaient inhabités. Au point du jour, elle apperçut un magnifique château dans lequel on la fit entrer. Deux hommes la portèrent dans un appartement richement décoré, & se retirèrent. Elle y était à peine depuis une heure, que trois femmes apportèrent devant elle une table qui fut, un instant après, couverte des mets les plus exquis. Padmani ne faisait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle. Les femmes qui la servaient paraissaient touchées de

ſon ſort. Elles parlaient à mon épouſe dans une langue qui lui était étrangère; elles lui baiſaient les mains & la preſſaient de manger avec tant d'affection & des ſignes ſi expreſſifs, que, pour les contenter, Padmani prit un peu de nourriture. Ces mêmes femmes continuèrent de la ſervir pendant tout le temps qu'elle paſſa dans ce château.

Trois jours s'étaient écoulés depuis que mon épouſe était priſonnière; elle ne s'était point couchée depuis cette époque, elle paſſait les nuits entières à ſe promener dans ſon appartement, & ne prenait du repos que pendant le jour, aſſiſe dans un fauteuil.

Elle était dans cette attitude lorſqu'elle vit devant elle le ſultan Mahamud. Ce prince, aux genoux de Padmani, ne proférait pas une parole, l'embarras & la confuſion paraiſſaient empreints ſur ſon viſage. Mon épouſe

fut d'abord effrayée ; mais la préfence du péril foutenant fon courage : Qu'attendez-vous de moi par l'infamie de vos procédés, lui dit-elle ? Des actions déshonorantes font-elles le chemin par lequel vous efpérez d'arriver au cœur de Padmani ? Ofez-vous bien paraître à mes yeux ? Le ton dont elle prononça ces paroles déconcerta l'audacieux fultan ; il était toujours aux pieds de mon amante. Incertain, tremblant, il cherchait à fe défendre par quelque mauvaife excufe. Mais quand il voulut lever les yeux fur elle, un coup-d'œil que lui lança cette aimable prifonnière le remplit de refpect & de crainte ; il s'avoua coupable, & rejetta fon crime fur la violence de fa paffion.

Quoi ! c'eft à moi, c'eft à Padmani, répondit mon époufe avec un fourire fier & méprifant, que le fultan Mahamud ofe tenir des propos injurieux !

Vous parlez d'amour, & c'eſt en manquant à tous les égards que vous devez à mon ſexe & à ma naiſſance que vous me prouvez cette ardeur ſi vive! Si j'ai le malheur de vous être chère, rendez-moi la liberté, chargez-vous de me ramener ſur-le-champ, vous-même, dans le ſein de ma famille : le pardon que vous ſollicitez, je vous le promets à ce prix ; faites voir à tout l'empire que ſi la paſſion vous a pu précipiter dans le crime, vous êtes capable de remords & d'un retour à la vertu. Le prince n'oſa faire aucune réponſe. Confus, déſeſpéré, il ſortit de l'appartement de Padmani la rage dans le cœur.

CHAPITRE CLXVII.

Thamar découvre les traces des ravisseurs. Ander ramène son amante à Delhy.

Les recherches de Thamar avaient été couronnées d'un heureux succès. Aprés avoir tenu, pendant quelques heures, une route incertaine, il avait enfin découvert la trace des ravisseurs, & les avait joints dans la forêt pendant qu'ils ne songeaient qu'à se rafraîchir. Dès-lors il ne les perdit de vue que lorsqu'ils entrèrent dans le château de Banar.

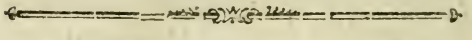
Dès que cette nouvelle me fut parvenue, mon père se fit expédier un ordre impérial qui l'autorisait à retirer Padmani du château dans lequel elle était enfermée. Muni de cette piece

eſſentielle, je me chargeai moi-même de cette expédition. Je partis ſur-le-champ, accompagné de Thamar & de deux cents cavaliers bien montés. Nous inveſtîmes le château de Banar le quatrième jour de la détention de mon amante.

Le concierge fut ſommé, au nom de l'empereur, de remettre entre mes mains la jeune dame qu'on y retenait priſonnière. Mahamud, qui ne s'attendait pas à être ſi promptement découvert, n'avait pas mis le château en état de defenſe, il y était lui douzième. Regardant toute réſiſtance comme inutile, il prit le parti d'obéir. Padmani fut conduite dans ma tente par le concierge. Le ſultan ne ſe montra point, & je n'avais aucun intérêt à le voir dans ce moment.

Je conduiſis en triomphe mon amante à Delhy, dans la maiſon de ſon père. Le ſultan Mahamud, qui

parut le lendemain à la cour, désavoua la part qu'il avait dans cette aventure. Je dissimulai moi-même, en attendant de trouver une occasion de me venger.



CHAPITRE CLXVIII.

Ander-Can reçoit une lettre de Zama. Appréhension de Padmani.

QUELQUES jours après le retour de Padmani, je reçus un paquet de Bassora, qu'on me remit dans l'appartement de mon amante; je l'ouvris en sa présence, & je lus le billet suivant :

« Est-il donc vrai, Ander, que tu
» m'abandonnes sans retour ? Une
» autre possède un cœur qui m'ap-
» partient à tant de titres ! Perfide ! ne
» crois pas jouir du fruit de ta lâche
» trahison, crains la fureur d'une

» femme outragée, & tremble en
» ſongeant aux excès que l'amour au
» déſeſpoir eſt capable d'inſpirer à
» Zama ».

La lecture de ce billet fit frémir mon amante. O ciel! s'écria-t-elle, à quels malheurs ſommes-nous donc réſervés! Calmez vos craintes, répondis-je, les impuiſſantes menaces de Zama n'ont rien qui puiſſe m'intimider : laiſſons la douleur de cette dame s'exhaler en plaintes vaines, & ſongeons à preſſer le moment de notre union. Le jeune perſan fut annoncé lorſque j'achevai ces mots. Vous arrivez fort à propos, lui dis-je; on vient de me remettre une lettre de Zama : la voilà, vous pouvez la lire. Mirſa-Mula la parcourut avec étonnement. Je vous avoue, nous dit-il enſuite, que le ſtyle de cette dame me ſurprend; je ne l'aurais pas cru capable d'un emportement pareil;

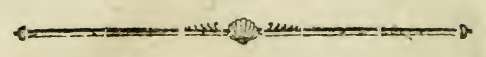
mais tel eſt le caractere d'un amour violent, il n'eſt pas rare de le voir ſe changer en fureur; le mépris & l'inconſtance ſont des crimes qu'une amante pardonne rarement.

J'en conviens, répondis-je; mais que peut contre moi l'impuiſſant courroux de Zama? Je vais m'unir à l'objet de mes vœux, redouterais-je une femme dont je ſuis ſéparé par un eſpace de plus de mille lieues? Sa colère ne ſaurait produire qu'un frivole éclat. Ne vous y trompez pas, ſeigneur, reprit l'étranger, la vengeance eſt douce, ſur-tout quand l'amour en eſt le principe. Puiſque cette dame n'a pas ceſſé de vous aimer, elle eſt capable d'exécuter les choſes les plus extraordinaires;..... vous devez craindre ſa fureur en mépriſant ſa tendreſſe.

Vous me faites trembler, Mirſa-Mula, interrompit Padmani: cette

dame ſerait-elle capable de ſe porter à des extrémités ?..... La choſe ſe peut, madame, ſoyez-en vous-même un exemple. Que feriez vous ſi une rivale vous enlevait pour toujours l'objet de votre tendreſſe ? Je connais le cœur de Zama, je ſais par une funeſte expérience quelle eſt la violence de ſa paſſion pour le prince Ander..... Oui, vous ferez ſagement l'un & l'autre de vous mettre à couvert des effets de ſa fureur.

Je les préviendrai, répondis-je, par la promptitude de notre mariage, qui nous garantira des traits lancés par une ſi dangereuſe ennemie.



CHAPITRE CLXIX.

Padmani reçoit un Billet anonyme.

MON mariage devait être célébré dans six jours, & mon père faisait des préparatifs pour rendre cette cérèmonie éclatante. La veille du jour où je devais être heureux, Padmani reçut un billet anonyme conçu en ces termes :

« Padmani, tu vas me réduire au » plus affreux désespoir; crains tout » de ma fureur en te livrant à tout » ton amour ».

Mon amante frémit en lisant ce billet; elle ne douta pas qu'il ne vînt de la dame de Bassora. Mais comment Zama avait-elle été informée du moment précis de notre mariage ? Cette dame était peut-être cachée dans

Delhy. Mirſa-Mula n'était-il point un émiſſaire envoyé de ſa part ? Cette idée augmentait ſes alarmes. Je la trouvai dans la plus fâcheuſe perplexité lorſque j'entrai chez elle. Voyez, mon cher Ander, me dit-elle en me remettant le billet, voyez ce que nous avons à redouter d'une amante mépriſée. Il n'en faut plus douter, ma rivale eſt dans cette ville, je la vois prête à ſe venger. O Dieu! préſerve mon amant du malheur qui le menace.

Vos craintes ſont précipitées, madame; le billet eſt de Zama, je reconnois parfaitement l'écriture de cette dame, mais il n'en faut pas conclure qu'elle ſoit à Delhy. Ce billet n'eſt pas daté, il peut être écrit depuis long-temps, & vous avoir eté rendu plus tard que Zama ne l'aurait ſouhaité; d'ailleurs, qu'avez-vous à redouter de ſa jalouſie ? Pour moi,

accompagné ſans ceſſe d'une foule d'amis & de ſerviteurs, je ſuis à l'abri d'un aſſaſſinat, quand même je pourrais ſoupçonner Zama d'être capable d'une action ſi lâche. Belle Padmani, reprenez votre tranquillité.

Ces aſſurances calmèrent les funeſtes preſſentimens qui s'élevaient dans l'ame de mon amante, elle ſe rendit à mes raiſons, & nous attendîmes avec impatience le jour heureux où nos deſtinées devaient être unies à jamais.

Mirſa-Mula vint paſſer la ſoirée avec nous; on liſait malgré lui dans ſes yeux le trouble qui l'agitait; je tâchais vainement de lui perſuader que mon mariage pouvait contribuer à ſon bonheur, mes raiſonnemens ne diminuaient pas le noir chagrin dont il paraiſſait dévoré.

CHAPITRE CLXX.

Ander-Can eſt obligé de ſe battre en duel avec Mirſa-Mula. Suite du combat.

ENFIN le jour de mon mariage arriva. Je m'habillais lorſque Mirſa-Mula ſe préſenta dans mon appartement. Mon ami, me dit-il en m'abordant, voilà des lettres de Baſſora que je dois vous communiquer ſur-le-champ. Je le fis entrer dans mon cabinet. Vous connaiſſez, me dit-il alors, l'amour dont je brûle pour l'infortunée Zama, vous ſavez que j'ai ſacrifié pour elle mon repos & mes plaiſirs, je n'ai plus à lui ſacrifier que ma vie : prenez & liſez. Je lus la lettre ſuivante :

« Je ſais, Mirſa-Mula, que vous

» êtes à Delhy, & que vous y voyez
» Ander-Can. Peut-être vous a-t-il
» fait le récit de ſon lâche procédé
» envers moi. Il doit épouſer inceſ-
» ſamment une femme qu'il me pré-
» fère, je vous ordonne de me venger
» de ce perfide. Malheureuſe que je
» ſuis! Je l'ai arraché du ſein de la
» miſère, je l'ai comblé de biens, ſon
» exiſtence même eſt un de mes bien-
» faits; c'eſt un ſerpent que j'ai ré-
» chauffé dans mes bras. Percez le
» cœur de ce monſtre, vous obtien-
» drez le mien à ce prix: je vous
» demande ſa tête pour preuve de
» votre amour pour l'infortunée
» Zama ».

Vous voyez, ſeigneur, me dit Mirſa-Mula, que je ne ſaurais balancer ſur le parti que j'ai à prendre, vous devez m'arracher la vie ou perdre la vôtre de ma main.

Padmani & l'honneur me ſont éga-

lement chers, lui répondis-je ; cependant je dois posséder aujourd'hui l'objet de ma tendresse, souffrez que nous remettions notre combat à demain.

C'est être beaucoup plus amoureux que brave, répartit fièrement Mirsa-Mula, & je serais tenté de croire que l'honneur ne vous est pas aussi précieux que vous le dites. C'en est trop, m'écriai-je, vous verrez bientôt qu'on ne m'insulte pas impunément.

Un de mes esclaves, qui m'était fort affectionné, avait remarqué dans les yeux de Mula, pendant qu'il me parlait, une agitation extraordinaire. Prêtant l'oreille avec attention, il entendit une partie des choses que ce persan me disait dans mon cabinet. Cet homme nous suivit de loin jusqu'aux portes de Delhy, & dès qu'il nous eut vu prendre le chemin de la rivière, il courut chez Padmani qu'il trouva à sa toilette. Au récit de l'es-

clave, elle abandonne tout, ſe jette dans une voiture, &, accompagnée de deux de ſes femmes, elle vole à l'endroit qu'on lui avait indiqué. Elle nous apperçut au bas d'un petit vallon. Deſcendre de voiture & courir à nous fut l'affaire d'un inſtant. Son deſſein était de nous déſarmer en ſe jettant entre nous deux. La vue de mon amante me troubla, & Mula, qui pénétrait ſon intention, ſe précipita ſur moi avec tant de rage, qu'il me plongea ſon épée dans le corps juſqu'à la garde.

En recevant ce coup, je tombai aux pieds de Padmani baigné dans mon ſang. Le déſeſpoir de mon épouſe l'emporta dans ce moment ſur ſa faibleſſe; elle ramaſſa mon épée, & s'avançant vers Mirſa-Mula: Barbare, il te faut encore une victime, je te l'offre; rejoins par ma mort deux amans que tu viens de ſéparer. Mirſa

reculant quelques pas : Vous avez raiſon, madame, répondit-il, il faut encore une victime, mais c'eſt pour appaiſer les manes d'Ander. Je ſuis cette victime, madame, c'eſt à moi, c'eſt à la malheureuſe Zama à ſe punir de s'être trop vengée. Reconnaiſſez cette femme infortunée aux funeſtes effets de ſon amour. Je ſuis Zama, je viens d'arracher la vie à mon amant dans le barbare tranſport de ma rage. O Ander! prince trop chéri & ſi digne de l'être! c'eſt moi qui t'aſſaſſine aujourd'hui; voilà la preuve que ma main t'a donnée de cette flamme immortelle dont je devais brûler pour toi, cher amant : mais oſai-je bien encore prononcer ce nom ſacré?... du moins je ne te ſurvivrai pas, je vais te venger moi-même. Si l'on frémit au récit de mon crime, des ſentimens de pitié ſe mêleront à ceux de la haine, en me déteſtant on plaindra mon ſort

malheureux. En finiſſant ces mots, elle ſe perça de ſon épée & tomba ſans ſentiment à côté de moi. Padmani allait ſuivre l'exemple de Zama ſi ſes femmes n'avaient arraché de ſes mains le fer qu'elle tournait contre ſon ſein. On la porta dans ſa voiture, & on la ramena chez elle.

CHAPITRE CLXXI.

Ander, bleſſé dangereuſement, eſt tranſporté en ſecret, par ordre de ſon père, dans une maiſon écartée.

Lorsque je repris mes ſens, je fus ſurpris de me trouver dans une maiſon inconnue. Je demandai des nouvelles de Padmani, perſonne ne ſut m'en donner; je m'informai du lieu où j'étais, je ne fus pas mieux éclairci; je

je vis mettre un appareil ſur ma plaie ſans rien dire : je ne ſais ce que je devins pendant la nuit ; & les ſeules paroles que j'entendis prononcer le lendemain furent l'aſſurance donnée par le chirurgien, en levant le premier appareil de ma bleſſure, qu'elle n'était pas mortelle. Je ne vis perſonne de ma connaiſſance ce jour-là ; mais le lendemain mon père vint dans ma chambre. Me voyant un peu mieux, il m'apprit que mon combat faiſait la plus forte ſenſation à la cour, mes ennemis l'avaient rapporté à l'empereur avec des circonſtances qui m'étaient déſavantageuſes, & ce prince voulait m'abandonner à la rigueur des loix.

Mon père ne me cacha pas que le ſultan Mahamud était le moteur ſecret de la perſécution qu'on me préparait; il ne penſait pas que je fuſſe en ſûreté à Brampour : Vous n'y ſeriez pas long-

temps caché, me dit-il; & si l'empereur vous ordonnait de venir lui rendre compte de votre conduite, vous ne sauriez lui désobéir sans m'attirer une guerre que j'ai des raisons pour éviter. Lorsque votre santé sera un peu rétablie, allez passer quelque temps en Perse, votre exil ne sera pas long, je vous rappellerai dès que votre affaire sera assoupie, & que vous pourrez vous montrer sans danger.

CHAPITRE CLXXII.

Ander fait avertir Thamar du lieu de sa retraite. Suite du combat.

Mon père laissa auprès de moi des esclaves dont la fidélité lui était connue. J'envoyai l'un d'eux chez Thamar, avec ordre de l'amener auprès de moi.

Thamar, qui croyait, avec toute la ville, que j'avais péri dans le combat, apprit le contraire avec la joie la plus vive. Son épouse, l'aimable Zulie, qui passait les jours entiers auprès de Padmani, fut chargée d'informer mon amante de la bonne nouvelle qu'il venait de recevoir, &, sur-le-champ, il se rendit dans le lieu où j'étais caché. J'appris de lui plusieurs particularités concernant mon affaire, dont mon père ne m'avait pas informé. Mirsa-Mula, blessé à mort, avait été transporté chez l'ambassadeur de Perse, & ne donnait aucun espoir de guérison. Le sultan Mahamud, que la rivalité rendait mon ennemi, publiait que Padmani était la cause de ce combat, & l'empereur en paraissait si persuadé, qu'il avait fait défense à cette dame de sortir de chez elle jusqu'à nouvel ordre.

Le sultan Mahamud prévoyait que

les ſuites de mon affaire me forceraient à m'éloigner pour long-temps de la capitale des Indes. Il ſe flattait que de cette circonſtance naîtrait en ſa faveur quelque inſtant favorable pour faire agréer à Padmani le don de ſon cœur & de ſa main. La conduite de ce prince étant réglée par ſa paſſion, il ne négligea rien pour me faire paroître coupable aux yeux de l'empereur. C'eſt aux intrigues de ce jeune prince que nous dûmes, mon père & moi, les mauvais traitemens dont Aureng-Zeb n'eut pas honte de payer les ſervices que mon père lui avait rendus. Faut-il que l'ingratitude ſoit ſi ſouvent le partage de la grandeur.

Aureng-Zeb, à ſon avénement à l'empire, avait renouvellé l'édit de ſon grand-père Jehan-Guir, qui défendait, ſous peine de mort, de ſe battre en duel ſans en avoir obtenu

la permiſſion expreſſe de l'empereur. Ce prince ſanguinaire, qui venait de faire périr ſes deux frères ſous les prétextes les plus frivoles & les plus odieux, & qui retenait alors ſon père dans une dure captivité, n'aurait pas épargné le fils de ſon ami lorſqu'il s'agiſſait de faire valoir ſon autorité. Thamar, par ces réflexions, cherchait à me perſuader que mon père avait raiſon de me conſeiller de reſter exactement caché juſqu'au rétabliſſement de ma ſanté, & de m'éloigner alors d'une ville dans laquelle ma liberté & ma vie n'étaient pas en ſûreté.

Je regardais les craintes de mon père & de Thamar comme exagérées. Pourquoi, diſais-je à Thamar, ne me préſenterais-je pas avec confiance devant l'empereur, ſi je ſuis ſommé d'y comparaître? Les loix qu'il a faites, ou que ſes prédéceſſeurs ont publiées avant lui, peuvent-elles obliger un

prince ſouverain, vaſſal de l'empire, à la vérité, mais qui peut ſoutenir ſes droits à la tête d'une armée formidable ?

Je parlais en jeune homme qui n'avait pas fait la dernière guerre. Mon ami, témoin de mon erreur, & qui m'aimait aſſez pour ne me flatter jamais, me répondit que mon père n'était pas, dans le moment, en état de réſiſter au Mogol. Vos meilleurs guerriers, ajoutait ce vertueux ami, ſont preſque tous péris dans les combats donnés en faveur d'Aureng-Zeb par le raja votre père, le royaume de Brampour eſt épuiſé, il ne peut reprendre des forces qu'à la faveur d'une longue paix : Aureng-Zeb, qui ne l'ignore pas, & dont la politique eſt de ſoumettre à ſon ſceptre tous les rajas indiens, ne cherchera qu'un prétexte pour déclarer la guerre à votre père. En vain, comptant ſur les ſervices

rendus à l'empereur, vous en attendriez quelque reconnaiſſance, cette vertu n'eſt pas connue des princes mogols. L'ingratitude eſt héréditaire ſur le trône de Thimur-Lenk ; les empereurs comblent de careſſes les rajas indiens lorſqu'ils ont beſoin de leurs bras pour réuſſir dans leurs deſſeins, ils les négligent dans la ſuite, & ſouvent ils finiſſent par les mépriſer quand ils peuvent ſe paſſer d'eux. Conformez-vous, mon cher Ander, à votre malheureuſe fortune, & ſuivez aveuglément les avis du raja votre père ; il ſe charge de votre réconciliation avec l'empereur, le ſoin de votre honneur & les intérêts de votre fortune ne ſauraient être placés dans de meilleures mains ; je ne vous abandonnerai pas dans votre exil. J'avais promis à Zulie de la ramener inceſſamment dans la vallée de Dinam, je la ferai conſentir à renvoyer ce voyage

à un autre temps, à moins qu'au lieu de vous retirer en Perſe, vous ne préfériez le ſéjour de cette charmante vallée, où votre retour ſerait célébré par les applaudiſſemens de toute la colonie.

CHAPITRE CLXXIII.

Ander charge Thamar de prévenir Padmani de ſon état. Ils concertent enſemble de ſe retirer à Dinam, le raja Rang-Zing y conſent.

LORSQUE Thamar fut obligé de me quitter, je le priai de rendre compte à Padmani de l'état dans lequel il me laiſſait; je n'avais pas aſſez de force pour écrire, j'étais cependant beaucoup mieux.

Je ne vis pas Thamar le lendemain.

Mon père, qui passa la plus grande partie du jour auprès de moi, me répéta presque tout ce que mon ami m'avait dit la veille; il affectait une grande modération, à travers de laquelle je voyais cependant qu'il était vivement piqué du peu de considération qu'Aureng-Zeb lui témoignait depuis qu'il jouissait paisiblement du trône de l'Indostan, qu'il lui devait en grande partie. Mon père m'assura plusieurs fois que s'il n'avait pas perdu ses plus braves rajpoutes dans la dernière guerre, non-seulement il me soutiendrait hautement par ses armes, mais qu'il tirerait une vengeance éclatante de l'affront que m'avait fait le sultan Mahamud en m'enlevant mon épouse.

Quand je revis Thamar, il avait fait part à Padmani du projet proposé, de passer quelque temps dans la vallée de Dinam, tandis que mon père, qui

paraîtrait n'être pas inſtruit de ma fuite, ferait ma paix avec Aureng-Zeb. Cet arrangement plut à Padmani; mais cette tendre amante ne voulant pas être expoſée déſormais aux tourmens qu'elle avait reſſentis pendant ma dernière abſence, réſolut de s'expatrier elle-même, & de m'accompagner dans ma fuite. Ce ſecret ne fut confié qu'à Thamar & à Zulie, Padmani me pria même de n'en pas parler à mon père, dans la crainte qu'il ne mît quelque obſtacle à la réuſſite de ce projet. Nous devions nous marier le jour de notre départ, & nous abandonner enſuite à la conduite du ciel.

Ma ſanté ſe rétabliſſait tous les jours, & mon père preſſoit mon départ. Raiſonnant avec Thamar, dans mon appartement, ſur le lieu dans lequel je devais chercher un aſyle, mon ami lui fit obſerver que la cour

de Perſe n'était pas pour moi une retraite aſſurée, à cauſe des liaiſons intimes qui ſubſiſtaient entre le ſophi & le grand mogol. Le réſultat de cette conférence fut que je me retirerais dans la vallée de Dinam, qui n'était pas, à beaucoup près, auſſi éloignée de Delhy qu'Iſpaham, & que nous laiſſerions auprès de mon père deux eſclaves de Thamar qui connaiſſaient parfaitement les avenues de cette ſolitude. Ces eſclaves devaient être chargés de m'avertir lorſqu'il ſerait temps de reparaître à la cour.

Toutes choſes ainſi concertées, mon père fixa le jour de mon départ; Thamar & Padmani firent auſſi des préparatifs de leur côté.

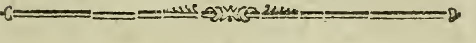
Le ſecret de ma convaleſcence était ſi bien gardé, que rien de ce qui me regardait ne tranſpirait au-dehors. Perſonne ne doutait de ma mort à la cour & à la ville, l'empereur en

était perſuadé, ou feignait de l'être. Cette opinion générale, en trompant les ſurveillans de Padmani, lui procura la facilité d'exécuter un projet dont elle n'avait pas calculé les obſtacles.

J'ai dit que, pendant les premiers jours qui ſuivirent mon combat avec Mirſa-Mula, Padmani était priſonnière dans ſon propre palais par ordre de l'empereur; le ſultan Mahamud était l'auteur de cette violence. Ce prince me croyant mort, ſe laſſa d'être inutilement cruel, il aimait mon amante avec emportement; il crut donc ſe faire un mérite auprès d'elle en lui rendant ſa liberté.

Mahamud profitant des privilèges que lui donnait ſa naiſſance, voyait Padmani auſſi ſouvent qu'il le voulait. Mon amante, qui redoutait ce prince, ſouffrait ſes aſſiduités ſans en paraître offenſée; cependant elle profitait du

peu d'attention que l'on faiſait à ſes démarches pour ſe procurer ſecrettement des habits d'homme pour elle & pour deux de ſes femmes qui devaient l'accompagner. Ces habits furent dépoſés chez Thamar, dont Padmani voyait tous les jours l'épouſe. Enfin le jour du départ arriva.



CHAPITRE CLXXIV.

Ander, Thamar, Padmani & Zulie partent pour la vallée de Dinam.

MON père me quitta ce jour-là d'aſſez bonne heure ; il voulait ſe montrer à la cour pour ne donner aucune priſe ſur ſa conduite. Padmani, accompagnée de deux de ſes femmes, de Zulie & d'une femme de Zulie, vint ſe promener, au coucher du ſoleil, ſous l'avenue ſolitaire dans laquelle nous

avions pris le frais quelquefois ensemble à la même heure. Thamar joignit ces dames à la nuit tombante, & les accompagna chez moi. Tout était préparé d'avance. Les dames changèrent d'habits; elles montèrent ensuite dans une grande voiture. On exigea de moi que je m'y enfermasse avec elles, je n'étais pas en effet assez bien rétabli pour faire à cheval un long voyage sans danger. Thamar m'accompagnait à cheval avec douze hommes bien armés & montés comme lui.

Nous marchâmes pendant quatre heures jusqu'à Mata. Padmani fit arrêter en ce village, le premier que nous rencontrions, pour faire la cérémonie de notre mariage. Je représentai en vain qu'en séjournant dans un endroit si peu éloigné de Delhy, nous donnions à nos ennemis le temps de nous joindre, si notre fuite venait à être soupçonnée dans la capitale: mon

âmante fut inébranlable dans ſa réſolution ; elle me dit ce que je ſavais aſſez, que ſa vertu & ſa réputation lui tenaient mille fois plus à cœur que ſon exiſtence ; qu'elle était déterminée à ſacrifier ſa vie pour me ſuivre, mais qu'elle ne voulait fuir qu'avec ſon époux.

C'était deux heures après minuit. Nous entrâmes dans une petite pagode, à l'extrémité du village. Le brame qui la deſſervait voulut bien ſe lever à ma prière. Dans ce temple champêtre, en préſence d'un petit nombre de témoins, je donnai ma foi à Padmani, & je reçus la ſienne.

Nous quittâmes le village de Mata au point du jour, &, malgré l'exceſſive chaleur, on marcha pendant vingt-quatre heures ſans s'arrêter dans aucun endroit habité. On fit halte le ſurlendemain dans une vaſte forêt qui ſert de limites aux royaumes de Delhy

& d'Agra. Alors nous abandonnâmes la route ordinaire, &, descendant vers l'occident, nous parvinmes, en quatre jours de marche, aux environs du Padder, résolus de ne plus quitter les rives de ce fleuve jusqu'à son embouchure dans le golphe de l'Indus.

CHAPITRE CLXXV.

Les voyageurs sont poursuivis par ordre de l'empereur Aureng-Zeb, & atteints au bord du Padder.

NOTRE petite troupe suivait la même direction depuis cinq jours. Déja nous étions sortis du royaume d'Ozmir, pays fertile en grains & en pâturages. Nous avancions dans la province de Jeselmere lorsque mes compagnons apperçurent, sur les neuf heures du matin, un tourbillon de poussière qui

paraſſait s'élever du côté de l'orient ; & qui groſſiſſait inceſſamment. J'étais dans la voiture avec les dames. Thamar, qui ne voulait pas me faire part de ſes craintes en leur préſence, parce qu'il était également inutile & dangereux de les inquiéter d'avance, me pria de ſortir de la voiture pour quelques inſtans. J'étais à peine à cheval, que nous diſtinguâmes clairement une troupe nombreuſe de cavalerie qui tenait la même route que nous. Je ne doutai pas que nous ne fuſſions pourſuivis. Cependant le péril ne me parut pas inévitable ; nous crûmes appercevoir que ces cavaliers ſuivaient l'autre rive de la rivière, qui n'était pas guéable ; en conſéquence, je jugeai que, pendant le temps qu'il leur faudrait pour ſe procurer des bateaux, ce qui ne pouvait pas s'exécuter promptement dans l'endroit inhabité où nous étions, il nous était poſſible de nous

éloigner de manière à n'être pas aiſément rejoints.

Il ne nous reſtait que vingt lieues à faire pour traverſer l'Indus ſous les murs de Tata. Une fois au-delà du fleuve, on s'enfonçait dans les montagnes & les déſerts, & l'on ne pouvait plus contrarier notre route juſqu'à la vallée de Dinam.

CHAPITRE CLXXVI.

Combat inutile. Enlévement des dames.

CE n'était pas le temps de délibérer. Les dames furent averties ſur-le-champ du danger que nous courions. Elles abandonnèrent leur voiture; les habits d'hommes qu'elles portaient leur donnèrent la facilité de monter à cheval; on ſe ſervit de ceux que portaient

nos équipages, qu'il fallut abandonner au bord de la rivière. Nos apprêts étaient faits. On ſe diſpoſait à quitter le Padder & à s'éloigner à toute bride lorſque Thamar s'apperçut le premier que nous étions dans l'erreur, en ſuppoſant les Mogols à la gauche du fleuve. Partagés en deux bandes, ils couraient ſur les deux rives.

La fuite devint impraticable. Les ennemis paraiſſaient encore éloignés de nous de cinq milles. Nous fîmes à la hâte un mauvais retranchement ſur les bords du Padder avec de la terre, des pierres, des arbres que le courant avait dépoſé ſur le rivage, enſuite nous nous préparâmes au combat.

Il était temps d'y penſer. Nous fûmes inveſtis par deux cents cinquante Mogols, ſans compter un pareil nombre en bataille ſur l'autre rive du fleuve, qui ne pouvaient pas manquer de tomber bientôt ſur nos

bras. Nous étions en tout dix-neuf hommes & cinq femmes. Malgré l'inégalité des forces, nous ne laissâmes pas de nous défendre avec autant d'opiniâtreté que si la résistance avait pu nous produire quelque avantage ; mais les cavaliers mogols qui voltigeaient de l'autre côté du fleuve, s'étant procuré des bateaux, entrèrent par la rivière dans notre petit fort : il fallut céder, & ils nous désarmèrent. L'officier qui commandait le détachement nous signifia alors que nous pouvions continuer notre marche qu'il n'avait pas ordre de troubler, & que sa commission se réduisait à ramener à Delhy les dames que nous avions enlevées, ou qui nous avaient suivis volontairement sans l'aveu de leurs parens & de la cour.

Je mis inutilement tout en usage pour engager l'officier mogol à nous laisser fuir avec nos épouses ; j'ob-

ſervai en vain, à cet égard, que les habits d'homme qui ſervaient à les déguiſer l'autoriſaient à dire à Delhy qu'il ne les avait pas rencontrées, &, dans ce cas, je lui offrais non-ſeulement tout l'or que j'avais avec moi, mais je lui promettais une récompenſe aſſez conſidérable pour le mettre en état de n'avoir plus beſoin de ſervir l'empereur. Mes offres ne le tentèrent pas. Je me réduiſis à le ſupplier de nous permettre d'accompagner nos épouſes juſqu'à Delhy, nous n'obtinmes pas cette légère ſatisfaction; & dès qu'il s'apperçut que nous nous obſtinions à ne pas quitter ſa troupe, il nous ordonna fiérement de nous éloigner, ou qu'il alloit nous forcer à reſter où nous étions, en nous enlevant nos chevaux. Nous étions déſarmés, & force nous fut d'obéir; à peine eûmes-nous le temps, Thamar & moi, d'aſſurer nos épouſes que nous

les rejoindrions auſſi-tôt qu'il nous ſerait poſſible de le faire. On les enleva d'entre nos bras, &, les forçant de remonter dans leur voiture, on leur fit prendre la route de Delhy, tandis que nous reſtions ſur le bord du Padder, plongés dans la déſolation.

On nous avait laiſſé nos chevaux. Je propoſai à mes compagnons de ſuivre les Mogols à quelque diſtance, pour ſavoir ce que deviendraient nos dames. Thamar ne fut pas de cet avis, il me conſeilla de continuer notre route à petites journées vers la vallée de Dinam, & qu'il ſuffiſait de faire ſuivre les Mogols par un de ſes eſclaves, garçon intelligent qui l'avait accompagné dans ſes voyages. Nous prîmes ce parti. Je chargeai cet homme, pour mon père, d'une lettre dans laquelle je lui faiſais part de mon mariage avec Padmani; je m'excuſais de mon mieux de lui en avoir

fait un myſtère; je le ſuppliais de veiller à mes intérêts, & de me faire connaître ſes volontés dans l'endroit où nous étions convenus que je me retirerais.

CHAPITRE CLXXVII.

Ander-Can & Thamar font ſuivre leurs épouſes par un eſclave, & continuent leur route.

Après le départ de l'eſclave de Thamar, nous continuâmes notre route; mais, au lieu de traverſer la province de Jeſelmère pour nous rendre à Tata, comme nous l'avions d'abord projetté, dans la vue de nous dérober à la pourſuite de nos ennemis, nous ſuivîmes les bords du Padder jusqu'à ſon embouchure dans l'océan. Prenant alors notre route à l'occident,

dans la province de Soret, nous ſuivîmes les côtes de la mer, & nous arrivâmes en trois jours de marche ſur les bords de l'Indus, à l'endroit où ce fleuve ſe décharge dans le golphe qui porte le même nom.

La grande chaleur nous détermina à nous repoſer quelques jours dans cet endroit, qui me parut délicieux. Les bords du fleuve ſont plantés, dans le voiſinage de la mer, de cocotiers, d'aloës & de bois de ſandal qui forment, dans les campagnes, des boſquets de différentes grandeurs répandus de tous côtés, & dont l'ombrage eſt impénétrable aux rayons du ſoleil.

CHAPITRE CLXXVIII.

CHAPITRE CLXXVIII.

Mœurs & uſages des Parſis.

CE pays ne renferme pas des cités opulentes ; la ville la plus voiſine eſt Pacha, dans la province de Soret. Elle eſt éloignée de plus de trente lieues de l'embouchure du Padder, mais toute la côte eſt couverte par des cabanes de pêcheurs.

Les habitans de cette contrée ſont les deſcendans des anciens Parſis, diſciples de Zoroaſtre. Forcés de quitter leur patrie lorſque les Mahométans, devenus la nation dominante en Perſe, contraignirent les habitans de ce beau pays d'abandonner la religion des mages pour ſuivre l'iſlamiſme, ils aimèrent mieux abandonner la terre où repoſaient les cendres de leurs

ancêtres que d'embraſſer un culte nouveau. Ceux d'entre eux qui ſe retirèrent dans la preſqu'île où nous étions, entre l'Indus, le Padder & la mer, trouvèrent un pays déſert & preſque inhabitable, parce qu'il était fréquemment ſubmergé par les eaux de ces deux fleuves. Ces étrangers laborieux élevèrent des digues qui les défendirent contre les inondations : ils multiplièrent prodigieuſement ſur une terre qu'ils avaient ſu rendre féconde, & dans laquelle ils mènent aujourd'hui une vie tranquille. Les troupeaux ſont leur principale richeſſe, & la pêche leur occupation la plus ordinaire. Ils habitent des maiſons faites de roſeaux & couvertes de feuilles de bananiers. Tout leur commerce ne conſiſte que dans les échanges indiſpenſables pour ſe procurer des vêtemens & les autres choſes qui leur ſont abſolument néceſſaires, & que leur

ſol ne produit pas. Ils vivent avec la plus grande ſobriété, ne connaiſſant d'autres beſoins que ceux indiqués par la nature, & qu'il eſt aiſé de ſatisfaire. Ces peuples ſont heureux autant qu'on peut l'être ſur la terre; ils ne connaiſſent pas les diſcuſſions qui diviſent les hommes; l'heureuſe médiocrité, qui fait leur apanage, & la privation totale des métaux les mettent à couvert des exactions que les autres Indiens éprouvent de la part des vice-rois mogols.

CHAPITRE CLXXIX.

Ander-Can & Thamar arrivent au souterrein du désért de Zend, ils y sont joints par l'esclave qu'ils avaient chargé de suivre leurs épouses.

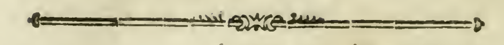
Pendant près de quinze jours que je passai dans cette presque île, les Parsis me donnèrent toute sorte de marques de bienveillance : ils m'envoyaient chaque matin le laitage que nous pouvions consommer dans notre petit camp, & lorsque nous voulûmes passer le fleuve, ils nous prêtèrent des bateaux qu'ils conduisirent eux-mêmes.

Je n'entrai pas sans émotion dans le désert de Zend, qui m'avait été si funeste quelques années auparavant. Nous reconnûmes la petite rivière où

mon désastre était arrivé ; je passai la nuit sur ses bords, &, remontant la rivière le lendemain, je découvris l'entrée du souterrein.

Lorsqu'on allumait des torches pour nous éclairer dans les sombres détours que nous allions parcourir, nous fûmes joints par un des esclaves que Thamar avait laissé à Delhy, & par celui que nous avions chargé de suivre nos épouses enlevées par les Mogols. L'air de tristesse avec lequel ces esclaves m'abordèrent m'annonça les mauvaises nouvelles qu'ils avaient à nous apprendre. Ils me remirent une lettre de mon père, que j'ouvris avec précipitation. Mon père m'écrivait qu'il avait arraché Padmani & Zulic au sort qui les attendait à Delhy ; qu'elles étaient en sûreté à Brampour, où il les avait conduites, mais qu'il avait eu le malheur d'être blessé en combattant pour elles, & qu'il m'ordon-

nait de me rendre inceſſamment auprès de lui.



CHAPITRE CLXXX.

L'eſclave de Thamar rend compte de ſa commiſſion.

ABDERROË (c'eſt l'eſclave que Thamar avait chargé de ſuivre les raviſſeurs) me rendit compte de ſa commiſſion. Il m'apprit que les Mogols ne nous eurent pas plutôt perdu de vue, qu'ils firent la plus grande diligence pour ſe rendre à la capitale avec leur proie. Il les avait joints à la fin de la ſeconde journée, comme un voyageur qui cherchait des compagnons de route. Les Mogols ne lui avaient point fait de queſtions.

Mon père les attendait au village de Mata, à la tête de ſix cents raj-

poutes. Perſuadé que cette eſcorte lui ſuffiſait, il avait fait prendre le chemin de Brampour au reſte des troupes qu'il entretenait à Delhy depuis qu'il réſidait dans cette grande ville.

Les deux eſcadrons mogols, qui s'étaient réunis, formaient un corps de cinq cents hommes. Mon père les attaqua lorſqu'ils ſortaient du village de Mata pour entrer dans la plaine de Delhy. Les Mahométans firent une réſiſtance à laquelle mon père ne s'attendait pas: ils étaient intéreſſés, ſans doute par l'eſpoir d'une grande récompenſe, à ne pas laiſſer échapper leurs priſonnières. Cependant mon père les preſſa avec tant de furie, qu'ils furent obligés de plier, &, bientôt après, de chercher leur ſalut dans la fuite. Les dames furent miſes en liberté. Mon père, quoique bleſſé dans l'action, prit avec elles ſur-le-champ le chemin de Brampour.

Dès le commencement du combat, Abderroë s'était rangé du côté des Indiens, parmi lesquels il trouva son compagnon Giam-Bai, que Thamar avait laissé auprès de mon père lorsque nous quittâmes les environs de Delhy.

Lorsque les dames furent en sûreté, mon père fit appeller les deux esclaves de Thamar, & leur ordonna de faire la plus grande diligence pour me joindre & pour me remettre la lettre dont il les chargea. Les ordres de mon père étaient si pressans, qu'il ne leur avait pas été possible de voir Padmani avant leur départ.

CHAPITRE CLXXXI.

Retour d'Ander-Can à Brampour. Il trouve ſon père dangereuſement malade.

Ces nouvelles me firent retourner promptement ſur mes pas. Je fis une grande diligence, c'était pour être témoin du ſpectacle le plus triſte : mon père touchait à ſes derniers momens. Il ramaſſa ſes forces lorſqu'il me vit auprès de ſon lit. Je vous revois, mon fils, me dit-il en me preſſant dans ſes bras mourans, c'eſt l'unique conſolation que je demandais au ciel, & je mourrai content. Padmani, qu'on venait d'inſtruire de mon arrivée, parut dans cet inſtant dans l'appartement de mon père. Je la pris par la main, & nous nous jettâmes tous deux

à genoux auprès du lit de mon père, qui nous embrassa l'un & l'autre avec la plus vive tendresse. Relevez-vous, mes chers enfans, nous dit-il en voyant couler nos larmes, & modérez votre douleur ; je n'ai plus que peu de jours à vivre : la mort m'enlève au milieu de ma carrière, dans un temps où je vous serais nécessaire, c'est la seule considération qui me donne quelque regret de quitter la vie. Si je vous laissais heureux & possesseurs paisibles de mon héritage, je regarderais la mort comme un terme après lequel je soupire depuis que le souverain être m'enleva mon épouse. Puisse le ciel répandre sur vos jours le bonheur qui me fut refusé !

Les médecins s'appercevant que mon père s'affaiblissait en s'entretenant avec nous, m'avertirent qu'il avait besoin de repos. Je sortis avec Padmani & Thamar. Alors on m'informa

de toute l'étendue de mon malheur. J'appris que la maladie de mon père était ſans remède, il avait été bleſſé par une flèche empoiſonnée. Sa plaie était ſi peu conſidérable, qu'à peine s'en apperçut-on dans le moment, & qu'il la négligea; mais le lendemain du combat il reſſentait des douleurs ſi vives, qu'il fut obligé de faire examiner ſa bleſſure. On connut tout le danger qu'il courait. Il eut le courage d'ordonner qu'on cachât ſoigneuſement cette mauvaiſe nouvelle, & de continuer la route à cheval, malgré les douleurs qu'il reſſentait. Sa grandeur d'ame le ſoutint pendant tout le temps que dura le voyage; mais dès qu'il fut arrivé à Brampour, il ſe vit contraint à ſe mettre au lit, & l'on déſeſpéra de ſa vie.

CHAPITRE CLXXXII.

Nature du poiſon dans lequel les Mogols trempent leurs flèches pour en rendre les bleſſures mortelles.

LE poiſon dans lequel les Mogols trempent ſouvent leurs flèches, était inconnu dans les Indes avant le règne de l'empereur Akebar. Ce prince en fit la découverte, dont il fut lui-même la victime.

Akebar, devenu ſolitaire & rêveur ſur la fin de ſa vie, n'avait plus d'autre amuſement que celui de la chaſſe. Un jour qu'il prenait ce divertiſſement dans les environs d'Agra, il s'éloigna de ſa ſuite, ce qu'il faiſait ſouvent, pour rêver en liberté aux grands événemens de ſon règne. Après avoir

marché ſeul quelque temps, il s'aſſit au pied d'un arbre pour attendre les ſeigneurs qui chaſſaient avec lui. Dans cette attitude, il vit à ſes côtés une de ces longues chenilles couleur de feu qu'on ne voit preſque qu'aux Indes. L'empereur prit une flèche dans ſon carquois, & ſe ſervit de la pointe pour écraſer le reptile. Peu de momens après, une gazelle ſortit d'entre les arbres, à la portée du trait; l'empereur lança ſur elle la même flèche avec laquelle il avait écraſé la chenille. Quoique la gazelle eût été légérement atteinte, & dans un endroit du corps où la plaie ne devait pas être mortelle, quand même elle eût été conſidérable, il la vit tomber & expirer en peu de temps. Les piqueurs chargés de faire la curée trouvèrent la chair de cet animal noire & corrompue. L'empereur jugea que le poiſon de cette eſpèce de chenille

devait être extrêmement ſubtil ; il en fit emporter dans ſon palais. Les hiſtoriens mogols aſſurent que ce prince s'en ſervait pour faire périr les omrhas & les rajas qui lui déplaiſaient. Il faiſait compoſer des pillules empoiſonnées qu'il les contraignait de prendre en ſa préſence. Cette cruauté lui coûta la vie. Il portait toujours ſur lui une boîte à trois compartimens. Il mettait dans le premier ſon bétel , dans le ſecond des pillules cordiales dont il uſait après le repas , & dans le troiſième des pillules empoiſonnées. Il prit un jour les unes pour les autres , & s'empoiſonna lui-même. Tous les remèdes furent vainement employés pour ſa guériſon , le poiſon était mortel. L'empereur mourut au bout de quelques jours.

CHAPITRE CLXXXIII.

Le raja Ran-Zing, au lit de mort, donne à ſon fils des conſeils ſalutaires. Il l'inſtruit de pluſieurs particularités de ſon combat avec Mirſa-Mula.

LE lendemain de mon arrivée dans ma patrie, je paſſai la journée preſque entière au chevet du lit de mon père. N'ayant aucune eſpérance de guérir de ſa bleſſure, il employa le peu de forces qui lui reſtaient à me donner les conſeils qu'il jugea néceſſaires pour la conduite de ma vie.

Parmi les particularités qui me furent confiées, celle qui me frappa le plus fut d'apprendre que Mirſa-Mula, avec lequel je m'étais battu dans les environs de Delhy, était une

dame de Baſſora, laquelle avait fait exprès le voyage du fond du golfe d'Ormus à Delhy pour laver dans mon ſang l'injure que je lui faiſais en donnant à une autre femme un cœur qu'elle réclamait comme un bien lui appartenant. Je n'entendis pas ce récit ſans friſſonner, quoique Padmani m'eût déja dit quelque choſe de cette ſingulière anecdote. Je me rappellai dans cet inſtant tous les traits de la belle Zama, & je ne concevais pas par quelle étrange fatalité j'avais pu la méconnaître, malgré ſon déguiſement. Mon père me raconta les ſuites de mon affaire, que j'ignorais encore. Il m'apprit que Zama, car c'était elle-même, fut portée chez l'ambaſſadeur de Perſe un moment après notre combat. Le ſecret de ſon ſexe ne fut pas gardé dans cette occaſion, il fut connu des chirurgiens, qui le divulguèrent; & comme les nouvelles ex-

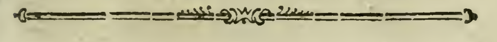
traordinaires circulent avec la plus grande rapidité, toute la ville fut bientôt informée que je m'étais battu contre une femme. Je fus blâmé généralement, on traita ma conduite d'une perfidie sans exemple, & qui méritait une punition sévère. L'évasion de Padmani, qui se répandit dans le public à-peu-près dans le même temps, acheva d'indisposer les esprits contre moi. L'empereur feignant d'être convaincu que mon amante était l'unique cause de cette aventure, déclara publiquement qu'il ne consentirait jamais à notre mariage; en conséquence il fut résolu qu'aussi-tôt que Padmani serait arrêtée, on la renfermerait dans le sérail du sultan Mahamud, qui la demandait pour la mettre au rang de ses femmes.

Mon père, vivement piqué de ce que l'empereur prétendait disposer sans son consentement d'une personne

qu'il venait d'accorder lui-même pour épouſe à ſon fils, ſe plaignit hautement. La façon dont ſes réclamations furent reçues lui fit augurer qu'il n'obtiendrait juſtice qu'en ſe la faiſant lui-même. Décidé à prendre ce parti, il donna ordre aux troupes qu'il entretenait à Delhy, tant pour la garde de l'empereur, que pour ſa propre ſûreté, de partir pour Brampour, & quitta lui-même la capitale des Indes ſans prendre congé d'Aureng-Zeb.

La route qu'il prenait pour ſe rendre dans ſes états était celle par laquelle les Mogols, chargés de me pourſuivre, devaient néceſſairement paſſer à leur retour. Il les joignit, les battit, les diſperſa, & continua ſon voyage après avoir délivré les dames que les Mahométans reconduiſaient à Delhy. Mon père finit, en m'aſſurant qu'il était perſuadé que j'aurais bientôt ſur les bras toutes les forces de l'Empire,

& qu'il ne pouvait me donner de meilleur conseil que de mettre Brampour en état de défense, & de me préparer à une résistance vigoureuse.



CHAPITRE CLXXXIV.

Ran-Zing fait à son fils le portrait de l'empereur Aureng-Zeb.

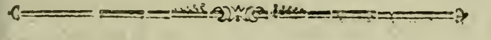
Les conjectures de mon père me surprirent étrangement, l'empereur lui devait sa couronne. Aureng-Zeb pouvait-il oublier les loix de l'honneur & de la reconnaissance jusqu'à faire la guerre à un prince qui s'était sacrifié pour le placer sur le trône ? Mon père me répondit, avec une vivacité que son état ne semblait pas lui permettre : Vous ne connaissez pas, mon fils, le caractère des princes mogols : attachés uniquement à l'intérêt de leur agran-

diſſement, ils lui ſacrifient ſans remords tout ce qui peut en rallentir la marche; je n'avais pas étudié Aureng-Zeb quand je m'attachai à ſa fortune, c'eſt un monſtre qu'on aurait dû étouffer dans ſon berceau. Alors il me fit le récit des cruautés révoltantes que ce prince avait exercées contre toute ſa famille depuis qu'il était ſur le trône, & ſur-tout de la mort tragique du prince Moldabax, qui venait de périr par les ordres d'Aureng-Zeb.

J'ai déja rapporté par quel étrange événement ce prince, qui croyait toucher au moment de monter ſur le trône des Indes, fut arrêté dans la tente de ſon père la veille du jour marqué pour ſon couronnement.

Le ſultan Moldabax fut conduit dans la citadelle de Delhy, & tranſféré quelques jours après au château du Guallier, priſon ordinaire des princes du ſang mogol. Tout captif

qu'il était, Aureng-Zeb le regardait comme un ſujet d'inquiétude; il ne ſe croyait pas paiſible poſſeſſeur de l'Empire tant qu'il exiſtait un rejeton de la famille royale capable de le troubler un jour dans ſon uſurpation; il ſe détermina donc à le faire mourir; les fratricides ne lui coûtaient rien; il avait déja verſé le ſang de ſon frère aîné, le ſultan Darak, par un coup de deſpotiſme; il aſſaſſina le prince Moldabax avec le glaive de la juſtice,



CHAPITRE CLXXXV.

Mort du ſultan Moldabax, frère d'Aureng-Zeb.

C'EST une loi parmi les Mogols, qu'un nouveau ſouverain ne peut uſer du droit de vie & de mort ſur ſes ſujets qu'après avoir reçu du *caſi* ou

chef de la loi une eſpèce de conſécration regardée comme le ſceau de la juriſdiction impériale. Un vieillard qui ſe trouvait alors à la tête de la religion mahométane regardait l'inſurrection d'Aureng-Zeb comme illégitime ; il refuſait en conſéquence de concourir à la cérémonie qui reſtait à faire pour mettre l'empereur en poſſeſſion de l'autorité ſouveraine, à moins que l'empereur Schah-Jehan ne conſentît librement au couronnement de ſon fils. Aureng-Zeb dépoſa ce vieillard reſpectable. On élut en ſa place un caſi moins ſcrupuleux, & Aureng-Zeb reçut la conſécration accoutumée.

L'empereur n'attendait que cette cérémonie pour envoyer à la mort ſon frère Moldabax. Deux faux témoins s'élevèrent contre lui. Ces malheureux dépoſèrent devant l'empereur, aſſis pour la première fois ſur

ſon tribunal, que lorſque ce prince était vice-roi de Guzurate, il avait fait mourir un ſecrétaire de Schah-Jehan, envoyé daus ſon gouvernement pour éclairer ſa conduite. Aureng-Zeb montra d'abord contre ces témoins une feinte indignation. C'eſt mon frère, s'écriait-il, faut-il que je ſois obligé de verſer mon propre ſang! Pendant qu'il avait l'air de s'affliger ainſi, des aſtrologues apoſtés l'aſſurèrent que ſon règne ne ſerait pas heureux ſi, cédant à une compaſſion dangereuſe, il ne puniſſait pas le premier crime déféré à ſon tribunal. Aureng-Zeb affecta une grande répugnance, il déplora le prétendu malheur de ſa deſtinée; on vit même couler quelques larmes de ſes yeux lorſqu'il ſigna l'ordre de faire piquer ſon frère par un ſerpent dont l'eſpèce eſt aſſez commune dans le nord de l'Indoſtan, & dont le poiſon eſt

prompt & toujours mortel. C'eſt ainſi que ce prince hypocrite cachait la noirceur de ſon ame ſous les dehors du zèle qu'il affectait pour les intérêts de ſon empire & la religion de ſes pères.

CHAPITRE CLXXXVI.

Mort du raja Ran-Zing.

JE conçus alors que j'avais tout à redouter d'un prince de ce caractère. Mes doutes ſe changèrent en certitude dès le jour même. Mon père reçut de Delhy pluſieurs lettres de la part des amis qu'il avait laiſſés dans cette capitale ; on le prévenait que l'empereur faiſait des préparatifs de guerre, & qu'on ne doutait pas qu'une armée conſidérable qui ſe formait aux environs de Delhy, & dont le ſultan

Mahamud

Mahamud devait prendre le commandement, ne fût destinée contre la province de Brampour. Mon père rendit les derniers soupirs lorsque ces lettres lui parvinrent, &, malgré sa fermeté, qui ne l'abandonna qu'avec la vie, il me les envoya sans les ouvrir.

Je ne tracerai pas le tableau de la situation dans laquelle je passai cette cruelle nuit. Mon père mourut entre mes bras à la chûte du jour. Le péril que je courais me contraignit de lui rendre à la hâte les honneurs de la sépulture.

CHAPITRE CLXXXVII.

Ander-Can abandonne Brampour & se fortifie à Chitor. Description de cette forteresse.

Brampour, située dans une vaste plaine, défendue par une simple muraille & par une citadelle d'une force médiocre, n'était pas en état de tenir long-temps devant une armée nombreuse. Je résolus d'abandonner cette ville & de me retirer dans Chitor avec ma famille. J'y rassemblai mes troupes & je m'y renfermai dès que je fus informé que l'armée impériale était en marche.

Chitor est bâti sur une montagne isolée de toutes parts : le sommet de la montagne forme un plateau d'une lieue & demie de circonférence ; le

Nag, rivière large & profonde, coule doucement au pied de la montagne; une ſource conſidérable, & qui ne tarit jamais, ſort à mi-coteau: la circonférence de la montagne, à ſa baſe, eſt de ſept lieues; elle renferme des petites plaines qu'on ſème de riz, & qu'on arroſe avec les eaux du ruiſſeau ménagées avec ſoin; on y recueille aſſez de proviſions pour nourrir une garniſon peu nombreuſe.

Une place inabordable, qui ne manque ni de vivres ni d'eau, eſt regardée comme imprenable dans l'Indoſtan, où l'art des ſièges n'eſt pas perfectionné. Telle était la place dont le ſultan Mahamud entreprit la conquête. L'amour dont il brûlait pour la princeſſe mon épouſe lui fit entrevoir ſans doute des facilités dans une entrepriſe qu'il aurait regardée lui même comme impoſſible s'il eût été différemment affecté.

Cependant, avant que de former un siège si périlleux, il envoya des ambassadeurs dans la forteresse qui m'assurèrent de sa part qu'il n'était pas conduit par des desseins ambitieux; que si je voulais répudier Padmani & la lui céder, non-seulement je préserverais mes états du malheur dont ils étaient menacés, mais qu'il se chargerait d'appaiser le courroux de l'empereur son père, & de me réconcilier avec lui. Je ne pouvais pas balancer sur la réponse que je devais faire à des propositions si révoltantes; je renvoyai ces ambassadeurs, avec ordre de répondre, de ma part, à leur maître que la mort seule me séparerait de mon épouse; qu'au surplus, je ne lui conseillais pas de se présenter devant Chitor, dont le siège ne pouvait tourner qu'à sa confusion, mais que si sa passion insensée l'emportait chez lui sur la raison, je lui déclarais qu'il

trouverait en ma perſonne un vrai Raj-poute, incapable de manquer à ſes promeſſes, & que le nombre de ſes ennemis n'effrayait jamais.

CHAPITRE CLXXXVIII.

Ander-Can aſſiégé dans Chitor par le ſultan Mahamud.

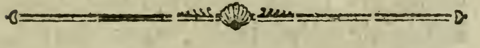
LE ſultan ne s'attendait pas à une réponſe ſi fière. Accoutumé à ne point trouver de réſiſtance à ſes volontés, & à ne voir jamais traverſer ſes plaiſirs, il s'indigna de ce qu'un mortel était aſſez audacieux pour lui déſobéir. Son armée fut raſſemblée, & bientôt il parut à la vue de Chitor.

Jamais armée dans l'Indoſtan n'avait été plus belle & plus nombreuſe que celle que commandait le ſultan Mahamud. Ce prince n'avait épargné

aucune dépenſe pour paraître devant la forterelle que je défendais dans tout l'éclat de ſa gloire & de ſa puiſſance. Il éprouva, dans cette occaſion, que la vertu & la valeur ſont ſupérieurs à la crainte & aux eſpérances les plus flatteuſes. Mes ſoldats virent ſans appréhenſion l'étendue & la magnificence du camp impérial.

Mahamud, au commencement du ſiège, fit la guerre en prince paſſionné. On décocha de ſa part, dans les endroits acceſſibles de la ville, des flèches auxquelles le prince avait attaché des billets pour Padmani; je les remettais moi-même à mon épouſe lorſqu'ils tombaient dans mes mains. Le ſultan voyant l'inutilité de ſes tentatives amoureuſes, preſſa enfin le ſiège en homme déſeſpéré. La place fut battue par l'artillerie la plus formidable, mais le canon ne faiſait aucune brèche aux fortifications, que le ſultan aurait

voulu foudroyer. Mes guerriers, en sûreté dans une forteresse inaccessible, insultaient aux Mahométans; ils leur reprochaient hautement leur peu de courage, quoique leur général fût animé par plus d'une passion.



CHAPITRE CLXXXIX.

Le siège de Chitor traîne en longueur. Le sultan feignant de vouloir le lever, écrit au raja Ander-Can.

LE siège de Chitor dura deux années entières, pendant lesquelles je fis éprouver la valeur de mes troupes aux assiégeans, dans des sorties qui leur étaient ordinairement funestes. Zoromade, père de Padmani, & Thamar me servaient en même-temps de leurs bras & de leurs conseils. Infatigables dans le péril, je les voyais toujours

ſortir les premiers de la place, & jamais ils n'y rentraient que les derniers.

Enfin les Mogols s'ennuyèrent d'une réſiſtance à laquelle ils n'étaient pas accoutumés depuis qu'Aureng-Zeb tenait les rênes de l'empire. L'armée impériale dépériſſait, tant dans les combats, que par les maladies cauſées par la chaleur du climat.

Le ſultan Mahamud feignit de céder à ſa mauvaiſe fortune : il m'écrivit une lettre également obligeante & artificieuſe. Après des louanges exagérées ſur mon courage & la valeur de mes troupes, il me demandait deux graces avant d'abandonner une entrepriſe à la réuſſite de laquelle il avait attaché ſa gloire & ſon bonheur. La première était de lui permettre d'entrer dans Chitor pour admirer les fortifications de la ſeule place capable de réſiſter à ſes armes, & la ſeconde,

de souffrir qu'en ma présence il eût un entretien d'un instant avec mon épouse. Je ne crus pas devoir refuser au sultan la première de ses demandes; je lui offris de le recevoir dans Chitor, pourvu qu'il ne fût accompagné que de cinquante hommes. Je lui observai que la seconde prière qu'il me faisait dépendait de la volonté de mon épouse.

CHAPITRE CXC.

Le sultan Mahamud entre dans Chitor, Ander lui fait voir les fortifications, & l'accompagne, à son départ, jusqu'à la porte de la forteresse.

MAHAMUD accepta l'offre que je lui faisais: il entra dans la forteresse avec une suite moins nombreuse que

celle dont il pouvait être accompagné, d'après nos conventions.

Je reçus le ſultan avec les égards que je devais à ſa naiſſance, je l'accompagnai dans la viſite des ouvrages qui piquèrent ſa curioſité ; & lorſqu'il eut viſité les principales fortifications de Chitor, je lui propoſai de prendre des rafraîchiſſemens dans mon palais.

Ce prince paraiſſait ravi de la manière pleine de franchiſe dont j'en uſais avec lui. Nous entrâmes enſemble au château, où j'avais fait préparer un magnifique repas. Je mangeai ſeul avec lui. Notre entretien ne roula d'abord que ſur des matières indifférentes. Inſenſiblement ce prince, dont l'éloquence était perſuaſive, ſut m'amener à faire plus que je n'avais promis. Lorſqu'il s'apperçut que, échauffé par la joie du feſtin, mon cœur s'ouvrait au plaiſir, il m'engagea à le préſenter à Padmani ; j'y conſentis

par foibleſſe ; mais mon épouſe eut beaucoup de peine à ſe réſoudre à recevoir la viſite du prince ; elle s'y décida cependant par complaiſance pour moi. J'accompagnai donc le ſultan, à l'iſſue du repas, dans l'appartement des dames, où il ne paſſa qu'un inſtant.

Je commis une imprudence, mais elle me coûta cher. Mahamud ſentit augmenter ſa paſſion à la vue de mon épouſe ; cependant il eut aſſez d'empire ſur lui-même pour diſſimuler : il ne me parla que de ſa réſolution de lever, ce jour même, le ſiège d'une place qu'il ne ſe flattait pas de pouvoir prendre. Il eut l'habileté de ne mêler à ſes diſcours que des louanges froides de Padmani. Abuſé par les apparences, je traitai avec confiance mon ennemi le plus cruel, je lui fis des préſens & j'en reçus de ſa part. Le ſultan me fit accepter un cimetère garni de dia-

mans, en m'aſſurant qu'à ſon arrivée à Delhy il travaillerait efficacement à me réconcilier avec l'empereur ſon père : il eſpérait, ajouta-t-il, que nous nous reverrions inceſſamment dans la capitale, où je devais me rendre en effet pour prêter mon hommage entre les mains de l'empereur lorſque la guerre que ce prince me faiſait ſerait heureuſement terminée.

Le temps que le prince devait paſſer dans Chitor était écoulé; il s'en apperçut & prit congé de moi pour retourner à ſon camp. Je l'accompagnai. Il me renouvella, pendant la marche, les plus tendres proteſtations d'amitié; enfin nous arrivâmes ſous la porte de la ville. J'étais ſans défiance. Mahamud m'embraſſa en me quittant. Feignant enſuite de me donner la plus grande marque de ſon affection, il mit à mon col un de ces grands colliers de perles dont les hommes ſe

pàrent dans l'Indoſtan ; on avait eu la précaution d'enfiler ces perles à un cordon extrêmement fort ; à l'aide de ce cordon, le ſultan me tira bruſquement hors de la porte, tandis que les gens de ſa ſuite s'oppoſaient à ceux du corps-de-garde. Je mis le ſabre à la main pour me défendre, les ſeigneurs qui m'accompagnaient & les Raj-poutes qui étaient à portée volèrent à mon ſecours ; mais le nombre des ennemis augmenta ſi fort en un inſtant, que les gardes qui veillaient à la porte, s'appercevant que la place allait être emportée, levèrent les ponts. Je fus obligé de me rendre, & l'on me conduiſit au camp des Mogols.

CHAPITRE CXCI.

Mahamud, maître de la perſonne du raja Ander-Can, écrit des lettres menaçantes à la garniſon de Chitor. Réponſe de Padmani.

LE bruit qui s'était fait à la porte avait jetté toute la ville dans la déſolation ; on diſait même déja que l'ennemi s'en était rendu maître ; &, dans le fait, ſi le ſultan avait trouvé à la porte un plus grand nombre de ſes gens en armes prêts à le ſoutenir, il aurait facilement emporté la place, dont les défenſeurs étaient conſternés.

La renommée, qui ſe plaît à répandre les mauvaiſes nouvelles, & qui les groſſit toujours, porta bientôt aux oreilles de Padmani celle d'une irruption ſubite des Mogols. On lui

dit que j'avais disparu dans la mêlée, & qu'on n'avait point de connaissance de mon sort. Mon épouse ne se laissa point abattre par ce revers imprévu: elle monta sur-le-champ à cheval, &, la lance à la main, elle se montra à la tête des troupes pour vaincre ou pour mourir avec elles.

Padmani n'apprit que sur les lieux les véritables circonstances de la trahison de Mahamud. Elle conjectura que la complaisance qu'elle avait eue de paraître aux yeux du sultan était la cause de ma perte; mais, renfermant sa douleur dans son ame, elle dit aux troupes: Mon époux est mort, je n'en saurais douter: braves Rajpoutes, vous n'abandonnerez pas son épouse au déshonneur. C'est en vain que nous espérerions de le tirer des mains des perfides Mogols; il ne nous reste plus qu'à le venger, en faisant périr sous ces murs les auteurs de sa

mort. Accompagnée de ſon père, de Thamar & de mes plus braves chefs, elle fit le tour des remparts, donna ſes ordres avec le plus grand ſang-froid, & montra, dans cette occaſion, que ſon eſprit & ſa valeur égalaient ſa grande beauté.

Mahamud, maître de ma perſonne, ſe flattait de réduire bientôt la forteresſe ſous ſon obéiſſance. Le lendemain du jour qui le couvre d'une honte éternelle, il fit ſignifier aux aſſiégés, par un héraut, que ſi, dans un temps qu'il limitait, on ne lui livrait pas la place & la princeſſe, il me ferait couper la tête à la vue de Chitor, & qu'il finirait ſa vengeance par le ſac de la ville & le maſſacre général de tous les habitans.

La généreuſe Padmani ordonna qu'on répondît de ſa part au ſultan que ſon époux étant tombé dans les mains d'un monſtre de perfidie, ſa

mort était certaine, mais qu'il lui reſtait aſſez de Raj-poutes pour venger la mort de leur ſouverain; qu'elle emploierait ſes jours à ſuſciter aux Mogols les ennemis les plus redoutables, & que les chefs de ſon armée avaient décidé que le dernier d'entre eux qui reſterait en vie lui fermerait encore les portes de la place.

CHAPITRE CXCXII.

Mahamud lève le ſiège de Chitor, enferme Ander-Can dans une forteresſe, & envoie des ambaſſadeurs à Padmani pour la ſéduire.

MAHAMUD n'ignorait pas combien les Raj-poutes ſont conſtans dans leurs réſolutions. Il prit le parti de lever honteuſement le ſiège. Il ſe flattait

d'obtenir Padmani par les voies de la négociation. Ce prince n'eut pas honte de me faire la propoſition de racheter ma liberté en lui cédant la princeſſe mon épouſe. Irrité de la fermeté avec laquelle je lui répondais, malgré ma captivité, il me fit renfermer dans un château, à quelques lieues de Delhy.

Je languis près d'un an dans cette priſon, & je n'en ſortis que par l'événement le plus extraordinaire & le plus bizarre.

Le ſultan Mahamud ne fut pas plutôt de retour à Delhy, qu'il envoya une ambaſſade ſolemnelle à mon épouſe. Les ambaſſadeurs lui portaient, de la part du ſultan, de magnifiques préſens, accompagnés de lettres les plus paſſionnées. Mahamud obſervait à Padmani qu'elle avait aſſez fait éclater la tendreſſe qu'elle devait au raja de Brampour ; qu'il était temps qu'elle accordât quelque choſe à l'amour. on

des plus grands princes du monde ; héritier du premier trône de l'univers ; qu'elle ne pouvait mieux témoigner ſon attachement pour moi qu'en acceptant des offres qui me rendraient mon trône & ma liberté. Padmani, indignée, renvoya les ambaſſadeurs du ſultan ſans daigner les voir.

Cette première tentative infructueuſe ne rebuta pas un jeune prince que ſa paſſion aveuglait ; ma vie était entre ſes mains, il pouvait en diſpoſer à ſon gré ; mais il craignait ſans doute qu'à la nouvelle de ma mort, Padmani ne tranchât volontairement le fil de ſes jours, ſelon l'uſage des perſonnes de ſa naiſſance, & le ſentiment de l'amour l'emportait chez lui ſur le deſir de la vengeance. Il prit une autre voie pour arriver à ſes fins.

On avait trouvé ſur moi, lorſque je fus arrêté par ſon ordre, pluſieurs papiers écrits de ma main. Mahamud

employa les plus habiles écrivains de Delhy à contrefaire mon écriture, & quand il crut avoir réussi, il envoya de nouveaux députés à Padmani : ils étaient chargés d'une lettre que je paraissais avoir écrite, & par laquelle je donnais mon consentement au mariage de mon épouse avec le sultan Mahamud ; j'exhortais même Padmani à presser une cérémonie qui devait me rendre ma liberté & mes états.

CHAPITRE CXCIII.

Padmani oppose la ruse à la ruse. Elle répond au sultan Mahamud.

L'ÉCRITURE était si bien imitée, que mon épouse ne se douta pas de la supercherie ; mais son bonheur & sa gloire étaient intéressés à me demeurer

fidelle. Zoromade & Thamar lui conſeillèrent de diſſimuler à ſon tour, & de tromper un perfide qui n'avait enlevé ſon époux que par la plus lâche ſupercherie. Elle répondit en conſéquence au prince mogol qu'elle n'était pas éloignée de le rendre heureux, puiſqu'elle ne pouvait procurer qu'à ce prix la liberté de ſon époux, & qu'il conſentait d'ailleurs lui-même à cette ſeconde alliance, mais qu'elle lui avait juré, par le nom de Brama, de n'être jamais à d'autre qu'à lui ſans un conſentement exprès de ſa bouche; qu'elle laiſſait le choix au prince, ou de me permettre de revenir dans Chitor, ou de lui laiſſer, à elle, la liberté de venir me demander un aveu de divorce dans le lieu de ma captivité.

Mahamud ne balança point à accepter ce dernier parti, qui le rendait maître de l'épouſe comme il l'était déja de l'époux. Il envoya dans Chitor

des ôtages qui répondaient de la princeſſe, & permit qu'elle vînt, avec l'eſcorte qui lui paraîtrait convenable, me rendre viſite dans ma priſon; cependant il fit ordonner au gouverneur du château d'arrêter la princeſſe priſonnière avec tant de prudence, qu'il ne parût aucune trace de violence, & de la faire promptement conduire à Delhy.

CHAPITRE CXCIV.

Voyage de Padmani à la priſon du raja Ander-Can.

On ne ſaurait exprimer l'impatience que fit paraître l'amoureux Mahamud de voir inceſſamment dans ſon ſérail une princeſſe dont la conquête lui avait coûté tant de peines & de périls. Il lui dépêchait tous les

jours de nouveaux couriers pour l'inviter à ne pas différer son départ ; il lui envoyait des présens de pierreries, de fruits, & de ces sortes de bouquets mystérieux dont on se sert dans toute l'Asie pour exprimer, par l'assortiment des fleurs, l'état de sa passion. Padmani fit préparer les équipages nécessaires pour son voyage. On construisit, par son ordre, deux grandes voitures fermées, ornées très-richement.

Lorsque ces préparatifs furent faits, elle enferma, dans chacune des deux voitures, douze de mes plus braves guerriers, & leur ordonna de ne point se montrer pendant le voyage. On leur avait fourni les vivres nécessaires, & le cortège devait marcher jour & nuit sans s'arrêter.

Les deux voitures partirent de Chitor avec une escorte brillante. Cependant Padmani, renfermée dans son palais, ne se laissait voir que par

les perſonnes qu'elle avait miſes dans ſa confidence.

Le projet de mon épouſe réuſſit avec tant de ſecret, que toute la ville de Chitor y fut trompée. On verſa des pleurs ſur le prétendu départ de la princeſſe. Le peuple en foule crut l'accompagner au-delà des portes de la forteresſe, tandis que Padmani, gardant une retraite exacte, jouiſſait des regrets que ſes ſujets témoignaient de ſa perte.

Le ſultan Mahamud, perſuadé que ſa proie ne pouvait pas manquer de tomber dans ſes filets, avait fait défendre, de la manière la plus préciſe, à tous les officiers de l'empire de donner le moindre ombrage à la princeſſe & aux perſonnes de ſa ſuite ; il leur était ordonné, au contraire, d'exécuter ponctuellement ſes ordres, & de lui fournir les vivres & les chevaux dont elle pourrait avoir beſoin.

Lorſqu'il

Lorſqu'il fut averti que Padmani était en marche pour ſe rendre à Delhy, il lui députa pluſieurs perſonnes pour la complimenter de ſa part. Un officier de la princeſſe, placé ſur le devant de la voiture dans laquelle on ſuppoſait qu'elle devait être, répondait pour elle aux meſſagers du ſultan.

A meſure que les voitures approchaient de Delhy, les couriers devenaient plus fréquens, & l'officier répondait toujours pour ſa maîtreſſe. Le cortège parvenu à une demi-journée de la capitale, trouva un magnifique équipage que l'amoureux ſultan envoyait au-devant de la princeſſe: il était compoſé d'éléphans de guerre, & d'une eſcorte brillante qui devait accompagner Padmani dans le palais de Delhy.

CHAPITRE CXCV.

Le raja Ander-Can délivré de ſa priſon par un ſtratagême. Surpriſe du ſultan Mahamud.

LE cortège arriva ſur le ſoir aux portes du château dans lequel j'étais enfermé; on n'en permit l'entrée qu'aux deux voitures & aux principaux officiers indiens. Les portes ayant été refermées, ces officiers mirent vivement l'épée à la main, & les braves guerriers renfermés dans les voitures s'étant joints à eux, ils immolèrent à leur ſûreté le gouverneur de la place, qui s'avançait ſans défiance pour recevoir la princeſſe, & s'emparèrent de la porte par laquelle ils étaient entrés. Alors ils introduiſirent leurs compagnons dans le châ-

teau, & s'en rendirent en un moment les maîtres.

Je ne m'attendais pas à cet événement heureux. Mes ſujets me tirèrent de ma priſon, je montai à cheval, &, profitant des relais que mes gens avaient eu ſoin de diſpoſer ſur la route, je me rendis ſans accident à Chitor, entre les bras de ma charmante libératrice, qui ne ſortit de ſa retraite que pour me recevoir.

Mahamud attendait Padmani dans ſes jardins lorſqu'il apprit que des hommes armés, cachés dans les voitures, s'étaient préſentés dans la place au lieu de la princeſſe, & que je m'étais échappé de ſes mains. Ce prince, dans le premier mouvement de ſa colère, voulait faire ſauter la tête du courier qui lui apportait cette nouvelle. Il fit courir ſur mes pas, mais j'avais trop d'avance poûr être atteint, quelque diligence qu'on fît.

Les braves guerriers qui m'avaient procuré la liberté se réfugièrent sur les terres d'un raja de mes amis; ils revinrent ensuite dans leur patrie, & j'eus le bonheur de les recueillir sans en perdre aucun.

CHAPITRE CXCVI.

Ander-Can, persuadé qu'il sera attaqué de nouveau par le sultan Mahamud, prend des mesures pour faire une vigoureuse défense.

J'ÉCRIVIS de Chitor au sultan Mahamud des lettres pleines du mépris qu'il m'avait inspiré. Après lui avoir reproché sa noire trahison, je le raillais amèrement sur le mauvais succès de ses intrigues, & je finissais par le défier de venir une seconde fois mesurer ses forces avec les miennes. Ne doutant

pas d'en être attaqué de nouveau, je me préparai à le bien recevoir. Mon attente ne fut pas trompée. J'appris bientôt, par les espions que j'entretenais à Delhy, que Mahamud rassemblait une armée redoutable. Je fis entrer dans la forteresse une grande quantité de vivres; je renouvellai la garnison, &, ne m'en tenant pas aux préparatifs que je faisais dans mes états, j'envoyai des ambassadeurs aux rajas indiens, mes amis & mes alliés, pour leur demander des secours.

Je représentais à ces princes que les Mogols profitaient de nos divisions pour nous écraser les uns après les autres, mais que si nos forces étaient réunies par une ligue redoutable, nous les exterminerions bientôt, & que la gloire nous était réservée de rendre à notre patrie son ancienne liberté.

Quoique Thamar me fût nécessaire

à Chitor pour m'aider à ſupporter les fatigues du ſiège que j'étais à la veille de ſoutenir, je réſolus, dans cette occaſion, de me priver de ce fidèle ami; perſonne, dans mes états, ne m'était plus attaché que lui; d'ailleurs, la douce éloquence qui coulait de ſa bouche le rendait propre à faire réuſſir les négociations les plus épineuſes. Je l'envoyai en ambaſſade auprès de Jacout-Zing, raja de Rator. Ce prince deſcendait des mêmes ancêtres que moi; mais, dans la dernière guerre, il avait pris le parti de Schah-Jehan & du ſultan Darak, & je craignais qu'il ne fût pas fâché de me voir opprimé par l'empereur, dont mon père avait défendu les intérêts au prix de la vie de ſes plus braves Raj-poutes.

CHAPITRE CXCVII.

Chitor assiégé de nouveau.

Quelques jours après le départ de mon ami, l'avant-garde de l'armée impériale parut à la vue de Chitor, & bientôt la place fut assiégée dans les formes. Mahamud auroit bien voulu embrasser toute la ville par une circonvallation exacte, & lui couper toute communication avec le dehors; mais, quelque nombreuse que fût son armée, il était difficile d'envelopper, sans s'affaiblir, une place bâtie sur une montagne dont la base occupait une circonférence de près de sept lieues. Il s'empara des principaux passages.

Ce n'était plus un prince amoureux qui ménageait les sujets de son amante,

mais un général outragé qui vengeait ſon injure perſonnelle. Nous étions tous deux dans une attention continuelle, lui pour avancer le ſiège, & moi pour ruiner ſes ouvrages. Je paſſais les jours entiers ſur les remparts à exhorter mes troupes à ſe montrer dignes de la caſte dont ils étaient membres, par une réſiſtance qui méritât d'être citée dans les faſtes de la nation. C'était au milieu de mes braves guerriers que je faiſais mes diſpoſitions pour les nouvelles ſorties. Lorſqu'il s'agiſſait de détruire les ouvrages des ennemis, je marchais ſouvent à la tête de mes troupes, le fer & la flamme à la main, je me précipitais dans les lignes des Mogols, portant ſur mon paſſage l'effroi & la mort.

Le ſoleil éclairait purement mes expéditions. Les Mogols m'avaient appris, par leur exemple, qu'en guerre

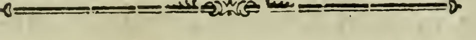
la ruſe doit venir au ſecours de la valeur.

Dès que la nuit, étendant ſur la terre ſon voile lugubre, invitait les hommes, fatigués par la chaleur & les travaux de la journée, à prendre un repos néceſſaire, je ſortais à petit bruit de la fortereſſe, à la tête de mes guerriers; le ſilence profond que nous obſervions durant la marche n'était interrompu qu'aux approches de l'ennemi. Alors, au ſignal convenu, on allumait des torches, &, tandis que les clairons ſonnaient l'alarme, nous tombions ſur les ennemis ſans leur donner le temps de ſe reconnaître. Nous rentrions rarement dans Chitor ſans avoir fait un ample carnage des Mahométans, qui, ne ſachant jamais de quel côté nous les attaquerions, ne s'oppoſaient que faiblement à nos coups: d'ailleurs, nos ſorties s'exécutaient à des heures différentes:

tantôt je quittais la forterefle lorf-qu'on commençait à diftinguer l'étoile polairé entre les aftres qui l'environnent, fouvent nous attendions que la lune eût parcouru la moitié de fa carrière, quelquefois nous nous livrions pendant toute la nuit au fommeil le plus tranquille; &, lorfque le coq annonçait, par fon chant, que l'aurore allait paraître, mes foldats fortaient brufquement de la place, & nous trouvions peu de réfiftance dans une troupe harracée, que les veilles de la nuit & la fraîcheur du matin plongeaient involontairement dans les bras du fommeil.

Cette conduite obligeant les Mahométans à fe tenir continuellement fur leurs gardes, les fatiguait à l'excès; Mahamud paraiffait le feul dans fon armée qui ne fût pas rebuté par la longueur du fiège; fans ceffe on le voyait à cheval pour encourager les

ſiens & les ſoutenir par ſa préſence ; on eût dit que la fatigue lui donnait de nouvelles forces.



CHAPITRE CXCVIII.

Ander-Can reçoit des nouvelles de Thamar.

LE ſiège durait depuis ſix mois, lorſqu'un homme parut en plein jour aux portes de la ville, demandant à m'être préſenté ſur-le-champ. L'officier qui commandait ce poſte, voyant un étranger ſeul & ſans armes, le fit entrer dans la forteresse & conduire à mon palais. Cet homme me remit un paquet cacheté, j'en reconnus les caractères ; c'était une lettre de Thamar conçue en ces termes :

« Je trouve enfin, ſeigneur, une » occaſion de vous écrire que je

» cherchais depuis long-temps. Amb-
» dar, dont j'ai éprouvé le zèle & la
» fidélité, ſurpris de ce qu'aucun des
» couriers que je vous ai dépêchés
» juſqu'ici n'a percé à travers l'armée
» impériale, m'a promis qu'il par-
» viendrait à vous malgré les ennemis
» dont Chitor eſt environné ; vous
» pouvez en toute ſûreté l'honorer
» de votre confiance. La négociation
» dont vous m'avez chargé auprès de
» Jacout-Zing eſt heureuſement ter-
» minée. Ce prince paraîtra inceſ-
» ſamment en campagne, à la tête de
» cent mille hommes, pour marcher
» à votre ſecours. Le fils aîné du raja
» de Sirinagard, arrivé depuis un
» mois dans cette ville, & que je
» vois ſouvent, m'aſſure que ſon père
» arme puiſſamment pour faire cauſe
» commune avec vous, de même que
» le raja de Chagué. Vous pouvez donc
» compter ſur de prompts ſecours.

» Je crois que ma préſence eſt peu
» néceſſaire ici, j'y réſiderai cepen-
» dant auſſi long-temps que vous le
» trouverez convenable. Si vous jugez
» à propos de me rappeller auprès de
» vous, je conduirai avec moi un
» renfort de deux mille Raj-poutes
» attachés à ma fortune, & qui
» brûlent d'impatience de ſignaler
» leur valeur contre les Mahométans.
» Ils ſont parfaitement bien montés,
» &, les gués du Nag m'étant très-
» connus, je penſe qu'il ne me ſera
» pas difficile d'entrer dans Chitor,
» malgré la vigilance des ennemis;
» d'ailleurs, les entrepriſes les plus
» périlleuſes me paraîtront aiſées
» toutes les fois qu'il s'agira de vous
» ſervir, & ſur-tout quand j'aurai
» pour récompenſe le plaiſir de me
» revoir auprès de vous ».

La lecture de cette lettre me combla de joie. Je paſſai dans l'apparte-

ment de mon épouse, où je trouvai l'aimable Zulie, qui vit l'écriture de son mari avec la plus vive émotion. Je répondis à Thamar que, malgré le besoin que j'avais de sa présence à Rator pour entretenir la bonne volonté que le raja paraissait avoir, cependant, si son impatience de me rejoindre était égale au plaisir que j'aurais à l'embrasser, il pouvait revenir aussi-tôt qu'il le croirait possible sans nuire à sa négociation auprès de Jacout-Zing.

Les dames voulurent entretenir l'étranger qui m'avait apporté la lettre de Thamar: on l'introduisit dans les appartemens intérieurs du palais. Cet homme parut extrêmement sensible aux marques de bonté que Padmani & Zulie daignèrent lui donner. On lui demanda comment il avait eu le courage de passer à travers de l'armée ennemie pour pénétrer dans Chitor.

La manière également ingénieuſe & hardie dont il avait trompé la vigilance des Mogols me convainquit qu'il méritait la confiance de Thamar & la mienne. Il nous dit qu'étant preſque à la vue des gardes avancées des ennemis, il s'était plongé dans la rivière, après avoir placé la lettre dont il était chargé dans une boîte fermée de façon que l'eau ne pouvait la pénétrer, nageant alors entre deux eaux, & ne prenant l'air que de temps en temps pour reſpirer. Il s'était laiſſé conduire près de deux lieues par le courant, juſqu'au pied de la fortereſſe. Il ajouta qu'il ſe ſervirait de la même voie pour porter ma réponſe à ſon maître, & pour me rendre dorénavant, ſans courir le moindre danger, les paquets dont il ſerait chargé pour moi.

Ambdar partit ſur le ſoir pour ſe rendre auprès de mon ami. Je tins un

grand conſeil de guerre, dans lequel je fis part à mes principaux officiers de l'eſpérance que j'avais d'être promptement ſecouru par une puiſſante armée.

CHAPITRE CXCIX.

Retour de Thamar, de Falcour, de Zama, de Luzine. Evénemens extraordinaires.

PENDANT un mois entier je ne reçus aucune nouvelle du dehors de la place. Je commençais à craindre que le meſſager de Thamar n'eût été ſurpris par les ennemis, ou que Thamar lui-même n'eût eſſuyé quelque revers en bravant l'armée impériale pour ſe rendre à Chitor.

Plein de ces triſtes idées, je paſſais les heures entières ſur les tours les

plus élevées de mon palais, & je cherchais à découvrir dans l'éloignement quelques ſignaux qui m'annonçaſſent l'arrivée de Thamar.

Un ſoir que je faiſais ma tournée ſur les remparts, je crus entendre ſa voix ; la nuit était très-obſcure ; je prêtai l'oreille avec attention, c'était lui-même, un preſſentiment ſecret m'en aſſurait au fond de mon cœur. Je cours à la porte, elle s'ouvre, j'embraſſe mon ami. Le plaiſir était le ſeul ſentiment que j'éprouvas alors ; j'oubliai que de nombreux ennemis m'environnaient. Thamar s'appercevant de mon ivreſſe, ordonna, de ma part, aux Raj-poutes qui gardaient la porte, d'allumer une grande quantité de torches, & m'embraſſant étroitement : Attendez-vous, me dit-il, aux plus grandes merveilles ; vous allez voir des choſes qui ſurpaſſeront vos eſpérances.

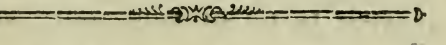
A peine achevait-il de parler que nous entendîmes le bruit d'une nombreuſe cavalerie qui s'avançait vers la porte, & que l'obſcurité nous empêchait de diſtinguer. Ne craignez rien, me dit Thamar, ce ſont vos amis. En même-temps il donna ordre à la garde de prendre les armes, & de ſe mettre en défenſe à tout événement.

Les paroles & les actions de Thamar me jettaient dans une ſurpriſe extrême, je faiſais les réflexions les plus bizarres; cependant le bruit augmentait, & bientôt la tête de l'eſcadron parut à la porte, qui n'avait pas été refermée depuis l'arrivée de Thamar.

J'attendais l'événement merveilleux qu'il m'avait annoncé, lorſque, jettant les yeux ſur la cavalerie, je vis, à la clarté des flambeaux, mon cher compagnon Falcour qui marchait à la tête de la colonne. Le ſaiſiſſement que le plaiſir me fit éprouver m'em-

pêcha de diſtinguer Mirſa-Mula qui l'accompagnait.

La fatigue que j'avais éprouvée pendant la journée m'avait obligé de m'aſſeoir à côté de Thamar ; mais auſſi-tôt que j'apperçus Falcour, je voulus me lever pour courir à lui, mes jambes ſe dérobèrent ſous moi, & je retombai ſur mon ſiège, dans une ſituation d'eſprit qu'il eſt impoſſible de décrire.



CHAPITRE CC.

Suite d'événemens extraordinaires. Le ſultan Mahamud priſonnier dans Chitor.

THAMAR avait bien raiſon de me prévenir que j'allais voir des choſes qui ſurpaſſeraient mon eſpoir. A peine Falcour avait-il fait quelques pas dans

la place d'armes, qu'il me fit appercevoir le ſultan Mahamud, accompagné de quelques ſeigneurs de ſa cour, & gardé par un grand nombre de Raj-poutes, qui firent retentir l'air de leurs cris d'allégreſſe lorſqu'ils furent tous entrés dans la ville, & qu'on en eut fermé les portes par ordre de Thamar, car je n'étais pas alors en état d'ordonner moi-même.

Il m'était impoſſible de concevoir par quelle ſuite d'événemens extraordinaires le ſultan Mahamud, mon cher Falcour, & la belle Zama, ſous le nom de Mirſa-Mula, ſe trouvaient en même temps dans Chitor; je parus ſur-tout étonné à la vue de cette dame. Vous avez tort de vous troubler, me dit Falcour, tous les inſtans de ce jour fortuné ne doivent être marqués que par les ſentimens de la joie la plus pure. Ce n'eſt point un ennemi, me dit alors Mirſa-Mula, que vous voyez

devant vous, c'eſt une tendre amie dont vous devez pardonner la conduite plus malheureuſe que criminelle en faveur de la paſſion qui s'était emparée de toutes les facultés de ſon ame. Je ſuis inſtruite de votre mariage avec Padmani : ne craignez pas que, par une tendreſſe indiſcrète, je trouble l'union qui doit régner entre vous & votre épouſe, trop heureuſe ſi vous pouvez ſeulement ne pas me haïr, & prendre pour moi des ſentimens d'amitié au lieu de ceux de l'amour qui nous ſont interdits. Je prenais la parole pour aſſurer la belle Zama que je ne pourrais oublier les ſervices qu'elle m'avaït rendus ſans être coupable de la plus noire ingratitude; qu'elle était maîtreſſe de diſpoſer de ma fortune & de ma vie, puiſque je lui devais l'une & l'autre; qu'elle devait s'attendre enfin à régner en ſouveraine ſur toutes mes actions dès

qu'elle n'exigerait de moi que les ſervices qui ſont la ſuite d'une reconnaiſſance ſans bornes. Falcour m'arrêta pour me faire ſouvenir que le ſultan Mahamud était dans mon palais, & que, quoique Thamar eût donné les ordres relatifs à ſa réception, il convenait que je me préſentaſſe à ce prince pour adoucir, par l'honnêteté de mes procédés, le chagrin qu'il devait reſſentir de ſe voir priſonnier dans une ville dont il s'était flatté d'être le maître. Vous êtes ſans doute fort empreſſé, continua mon ami, d'apprendre la manière dont le ſultan Mahamud eſt devenu votre priſonnier, malgré l'armée formidable qui l'environnait, & qui devait le mettre à l'abri d'une ſurpriſe ; le moment n'eſt pas favorable pour contenter votre juſte curioſité ; vous ſaurez les circonſtances de cet événement ſingulier lorſque nous aurons plus de liberté, après le coucher du ſultan.

CHAPITRE CCI.

Entrevue du raja Ander-Can & du ſultan Mahamud.

JE quittai Falcour, en le priant d'accompagner la belle Zama dans ſon appartement, & de veiller à ce qu'on eût pour elle les égards dus à ſa naiſſance. Je m'arrêtai quelques momens chez Padmani pour l'inſtruire de ce qui ſe paſſait, & je me rendis dans l'appartement du ſultan.

Je trouvai ce prince entre les mains de pluſieurs de mes eſclaves qui le déshabillaient pour le porter dans le bain; Thamar était auprès de lui avec les ſeigneurs qui partageaient ſa captivité. Je l'abordai avec le reſpect que je devais au fils aîné de l'empereur des Indes, mon ſeigneur ſuzerain. Votre

captivité ne doit point vous alarmer, ſeigneur, lui dis-je après les premiers complimens; ſi le ſort des armes vous met en ma puiſſance, à Dieu ne plaiſe que je méconnoiſſe en vous le fils de l'empereur : vous trouverez dans Chitor autant de zélés ſerviteurs qu'il y a de Raj-poutes à mes ordres; vous ſerez le maître dans ce palais, & j'eſpère qu'une heureuſe paix, c'eſt le bien le plus précieux où j'aſpire, vous rendra bientôt votre liberté.

J'accompagnai le ſultan dans la ſalle du bain. Thamar me dit alors, à voix baſſe, qu'il allait faire le tour des remparts pour veiller à l'exactitude du ſervice, qui devait être plus grande, durant cette nuit, qu'à l'ordinaire, pour n'être pas ſurpris nous-mêmes au milieu de notre triomphe.

Le ſultan ſe mit à table en ſortant du bain, il ſoupa ſeul. J'avais ordonné que les ſeigneurs de ſa ſuite fuſſent

logés

logés & servis avec distinction. J'assistai au repas de Mahamud, pendant lequel nous ne parlâmes que de choses indifférentes. Lorsque le prince eut cessé de manger, je l'accompagnai dans sa chambre à coucher que j'avais fait éclairer par une grande quantité de bougies parfumées; alors je pris congé de lui, & je le laissai avec les esclaves qui devaient le servir.

CHAPITRE CCII.

Ander-Can, Padmani, Thamar, Falcour, Zama, Luzine & Zulie réunis.

DÉBARRASSÉ d'un cérémonial très-gênant, dont j'étais fatigué depuis plusieurs heures, je volai dans l'appartement de mon épouse, où Falcour & Zulie m'attendaient : Thamar s'y

rendit un inſtant après ; &, lorſque nous fûmes raſſemblés, nous célébrâmes, par nos tranſports, le bonheur qui nous réuniſſait. Padmani était déja prévenue que je devais lui préſenter la belle Zama, qui n'était plus ſa rivale : je me rendis, à cet effet, avec Falcour, à l'appartement de cette dame ; Zama venait de reprendre les habits de ſon ſexe. Je la conſidérais avec plaiſir, lorſque, jettant les yeux ſur une jeune perſonne debout à ſes côtés, je reconnus Luzine, cette charmante eſclave de Zama qui m'avait comblé de ſoins bienfaiſans pendant ma captivité de Baſſora, & dont l'amitié tendre & compatiſſante adouciſſait les chagrins que j'éprouvais, malgré les bienfaits que Zama ne ceſſait de répandre ſur moi.

Mes yeux ſe remplirent involontairement de larmes délicieuſes, lorſqu'ils rencontrèrent ceux de cette femme

aimable. Je demandai ſa liberté à Zama, qui me l'accorda de la manière la plus obligeante. Depuis long-temps, me dit cette dame, je ne regarde pas Luzine comme mon eſclave, c'eſt une tendre amie dont les ſervices ſont au-deſſus de ma reconnaiſſance.

Je préſentai la main à Zama, Falcour offrit la ſienne à Luzine, & nous conduisîmes ces dames chez mon épouſe, qui nous attendait pour ſouper.

On parla, pendant le repas, de la manière dont je devais traiter mon priſonnier. Il fut décidé, d'une voix unanime, que, malgré la perfidie que j'avois éprouvée de la part de ce prince, le parti le plus glorieux pour moi était d'uſer généreuſement de l'avantage que je devais à la fortune. Nous conclûmes que, pendant que le ſultan ſeroit priſonnier dans la forte-reſſe, on le traiterait non-ſeulement

avec les égards dus à sa naissance, mais que rien ne serait épargné pour lui procurer tous les jours de nouveaux plaisirs.

Lorsque nous fûmes sortis de table, je pressai Thamar & Falcour, de la part des dames, de nous apprendre par quel événement ils avaient eu le bonheur de se rendre les maîtres de la personne de Mahamud. Thamar prit la parole, & satisfit notre curiosité en ces termes :

CHAPITRE CCIII.

Thamar raconte comment il s'est emparé de la personne de Mahamud.

LORSQUE Ambdar, qui vous avait remis ma lettre, fut de retour de Chitor, je fis mes dispositions pour

me rendre auprès de vous, conformément à vos ordres. Les Raj-poutes qui devaient me ſuivre furent avertis de ſe tenir prêts à partir dans huit jours, ce délai leur était néceſſaire pour faire les apprêts de leur voyage. Je ne négligeai rien, de mon côté, pour augmenter le nombre des braves gens qui ſe dévouaient généreuſement à votre ſervice.

Dans ces circonſtances, mon bonheur me fit rencontrer Falcour, que je déſeſpérais de revoir jamais, & nous nous concertâmes enſemble ſur les moyens de tirer le meilleur parti du renfort que nous vous amenions. Il s'agiſſait de ſavoir comment nous entrerions à Chitor ſans tomber dans les partis impériaux, maîtres de tous les paſſages. Ambdar nous propoſa l'expédient auquel nous devons l'avantage d'avoir enlevé le ſultan à la vue de ſon armée, ſans qu'elle ait pu le ſecou-

rir. Ce zélé serviteur nous offrit de pénétrer dans le camp des Mogols, d'y passer quelques jours pour prendre langue, & de nous informer de ce qui pourrait concourir au succès de notre entreprise. Connaissant son intelligence, je ne balançai pas à profiter de sa bonne volonté : nous l'assurâmes, Falcour & moi, que notre reconnaissance égalerait le service qu'il nous rendait. Il s'habilla comme un soldat mogol, & partit.

Ambdar fut absent pendant trois semaines entières sans donner de ses nouvelles ; déja je commençais à craindre que, découvert par les Mogols, on ne l'eût traité comme un espion. Je regrettais cet agent fidèle, dont je craignais d'avoir causé la perte, lorsqu'enfin je le vis arriver. J'étais avec Falcour. Ambdar nous rapporta que l'armée des Mogols campait à la droite du Nag, qui fait presque le

tour de Chitor; que les Mahométans n'avaient, ſur la gauche de ce fleuve, que quelques partis pour couper les communications. Il ajouta qu'en ſuivant la rive gauche, & marchant dans le lit même de la rivière, ce qui n'était pas difficile, parce que les eaux étaient fort baſſes, nous pourrions paſſer entre le Nag & les corps-de-gardes ennemis ſans être apperçus, ſur-tout ſi nous choiſiſſions la pointe du jour pour exécuter ce paſſage. La marche fut réglée ſur ce plan.

Nous arrivâmes hier, à deux heures après minuit, à la vue des feux des Mogols. Nous ſuivîmes le lit du fleuve, très-encaiſſé dans cet endroit, ayant à notre tête le fidèle Ambdar, qui connaiſſait le local. On marchait avec la plus grande précaution. A la pointe du jour, nous avions laiſſé heureuſement derrière nous les corps-de-gardes avancés des ennemis, mais il

nous reſtait encore trois lieues à faire pour arriver aux portes de Chitor. Il était dangereux de nous expoſer en plein jour à la vue de cent cinquante mille hommes. On tint conſeil à la hâte. Nous bordions l'île que forme le Nag au-deſſus de Chitor ; je propoſai de nous y réfugier, je connaiſſais un gué pour traverſer le bras du fleuve. L'île eſt couverte de grands arbres : il était à préſumer que nous y paſſerions la journée ſans être découverts, & nous pouvions en ſortir à l'entrée de la nuit pour reprendre le chemin de la forteresſe.

Mon avis fut ſuivi. En arrivant dans l'île, notre eſcadron s'enfonça dans le plus épais de la forêt, où nous réſolûmes d'attendre la nuit. La journée nous parut d'autant plus longue, qu'une partie de nos compagnons n'avait rien à manger : on partagea avec égalité le peu de vivres que nous avions.

Une heure avant le coucher du ſoleil, nous entendîmes des coups de fuſil qui paraiſſaient avoir été tirés dans l'île où nous étions. Quelques Raj-poutes montèrent ſur des arbres pour découvrir ce qui ſe paſſait dans la plaine, je fis comme eux. Jugez de ma ſurpriſe, lorſque j'apperçus, preſque à la liſière du bois, environ cinquante chaſſeurs, parmi leſquels je crus reconnaître le ſultan Mahamud.

J'avertis mes compagnons de ne point s'écarter. Nous avançâmes, Falcour & moi, juſques ſur une petite éminence, & nous montâmes ſur des arbres dont les branches, chargées de feuilles, nous cachaient. Alors nous fûmes convaincus que le prince chaſſait dans l'île, accompagné d'un petit nombre d'officiers.

Sur le rivage du grand bras du Nag étaient amarrés ſix grands bateaux gardés par deux ou trois cents Mogols.

Le projet d'enlever le ſultan fut formé ſur-le-champ. L'exécution de cette entrepriſe n'était pas ſans difficulté, nous pouvions être coupés & taillés en pièces dans notre retraite ; mais ſi le ſuccès était douteux, nous étions certains de nous couvrir de gloire. On ne perdit pas un moment pour régler l'ordre de l'attaque. Mes Raj-poutes, dont le nombre allait à trois mille, ſe préparèrent à monter à cheval. Il fut réſolu que quinze cents de nos compagnons, ayant à leur tête Ambdar, qui n'a pas moins de courage que d'adreſſe, marcheraient ſur-le-champ du côté du gué par où nous étions entrés dans l'île ; on pouvait y parvenir ſans ſortir de la forêt. Ils devaient s'arrêter dans le bois, à cent pas du village, & ne pas manquer de paſſer le bras du Nag, & de ſe mettre en bataille ſur l'autre rive auſſi-tôt qu'ils entendraient le ſignal de l'attaque. Falcour,

à la tête de neuf cents hommes, fut chargé de filer dans le bois, du côté des bateaux, dont il devait s'emparer lorſqu'il entendrait le même ſignal. J'eus la commiſſion de le donner, & d'arrêter le ſultan, tandis que Falcour empêcherait qu'il ne gagnât les bateaux, & qu'Ambdar couvrirait notre retraite, en faiſant face, avec ſes quinze cents cavaliers, aux détachemens des troupes impériales qui pourraient ſe préſenter pour dégager le prince.

Ces diſpoſitions faites, je gardai mon poſte avec environ ſix cents hommes qui me reſtaient; ce nombre était plus que ſuffiſant pour me rendre maître de la perſonne du prince & des ſeigneurs qui l'accompagnaient. La nuit eſt plus favorable que le jour aux expéditions qui tiennent de la ſurpriſe. Je reculai donc, autant qu'il me fut poſſible, le moment de donner le ſi-

gnal dont j'étais convenu; mes compagnons à cheval étaient prêts à s'élancer. Pour moi, monté ſur la cime d'un arbre, je ſuivais des yeux ma proie, qui ne pouvait plus m'échapper.

Enfin, lorſque le ſoleil ſe cachait ſous l'horiſon, je m'apperçus que les chaſſeurs ſe diſpoſaient à gagner les bords de la rivière; c'était l'inſtant déciſif. Je fis tirer ſept coups de mouſquet, qui me furent rendus ſur-le-champ par les deux diviſions; c'était le ſignal convenu mutuellement pour agir de concert.

Le ſultan, étonné ſans doute de cette triple ſalve, prit avec précipitation le chemin de ſes bateaux; mais dans un moment je le coupai, & j'environnai ſon eſcorte. Ce prince, jugeant la réſiſtance inutile, ſe rendit avec ſa ſuite. Falcour s'était emparé, de ſon côté, des bateaux attachés au rivage; les Mogols qui les gardaient

demandèrent vainement la vie, nos compagnons les ſacrifièrent à notre ſûreté.

Cependant le bruit que nous fîmes attira ſur le rivage les troupes impériales campées près de la rivière. Lorſque les Mogols s'apperçurent que nous étions maîtres de leur général, ils pouſſèrent des cris affreux; mais le bras du Nag qui nous ſéparait nous garantiſſait de leur première furie. Ils ſe jettèrent en grand nombre dans la rivière, le courant les emporta, & leur mort rallentit le courage de leurs compagnons.

Tandis que les Mogols raſſemblaient des bateaux pour nous pourſuivre, Falcour rejoignit ma troupe au moment que nous achevions de paſſer le petit bras du Nag. Nous prîmes tous enſemble le chemin de la fortereſſe, marchant avec toute la vîteſſe dont nos chevaux étaient capables. La nuit, qui ſurvint, couvrit notre marche de

ténèbres favorables. Les Mogols campés dans cette partie, ſur la gauche du fleuve, accouraient cependant de toutes parts: Ambdar & Falcour, à la tête de leurs diviſions, affrontèrent la furie de ceux qui ſe préſentèrent, & me donnèrent le temps de m'éloigner. Lorſqu'ils crurent que je devais être en ſûreté avec mes priſonniers, ils firent leur retraite à toute bride, & me joignirent lorſque nous entrions dans la ville.

CHAPITRE CCIV.

Le Bonheur.

Lorsque Thamar eut achevé ſon récit, j'embraſſai de nouveau mes deux amis; je les priai de me préſenter le lendemain le fidèle Ambdar, que je voulais m'attacher en lui donnant un

emploi confidérable dans mes troupes. La converfation tomba enfuite fur le bonheur qui nous raffemblait dans mon palais, après les événemens extraordinaires arrivés aux uns & aux autres : nos cœurs nageaient dans la joie la plus pure. Amitié ! nom cher & facré que des nations entières déshonorent, Amitié ! tréfor précieux que la divinité propice offrit à la poftérité d'Adeline & Procrite pour la dédommager des peines de la vie, quels biens font comparables à ceux que tu procures aux hommes qui te connaiffent ? Oh! mon ami, précieufe moitié de moi-même, toi qui déchargeais mon cœur du poids des mifères attachées à la condition des hommes, qui m'élevois au-deffus de l'humanité, en me communiquant une partie de ta grande ame, faut-il que je t'aie perdu pour jamais dans le temps où tes confeils m'étaient le plus nécef-

ſaires pour gouverner mes peuples comme un père qui veut faire le bonheur de ſes enfans !

La nuit, déja fort avancée, empêcha Falcour de nous faire le détail des aventures dont l'enchaînement l'avait conduit de Baſſora à Chitor. Il nous en dit cependant quelques circonſtances, & nous renvoyâmes à un autre jour à contenter notre curioſité. Il était temps de prendre du repos : j'accompagnai Zama dans ſon appartement, & je me rètirai dans le mien.

Le lendemain Luſine entra dans ma chambre à coucher auſſi-tôt qu'elle ſut que j'étais ſorti du lit. Je ne fus pas ſurpris de ſa viſite matinale, parce qu'elle m'en faiſait ſouvent à pareille heure lorſque j'étais eſclave à Baſſora. Cette charmante perſonne me fit des reproches de ce que je ne l'avais pas reconnue à Delhy, où elle était en habit d'homme, à la ſuite

de ſa maîtreſſe. Elle m'aſſura qu'elle m'aurait ouvert les yeux ſans les ordres de Zama, qui l'en avait toujours empêchée, mais qu'elle n'aurait écouté que ſon amitié pour moi ſi ſa maîtreſſe l'avait prévenue de l'affreuſe cataſtrophe qui nous avait été ſi funeſte à l'un & à l'autre.

Je fis toutes ſortes de careſſes à l'aimable Luſine : nous déjeûnâmes enſemble avec Thamar & Falcour, qui venaient d'entrer chez moi. Le plaiſir qu'elle ſentait à me revoir brillait dans ſes yeux. Je lui propoſai de fixer ſon ſéjour auprès de moi, & que je lui procurerais un établiſſement digne d'elle. Luſine me répondit qu'elle croyait Zama décidée à établir ſa réſidence dans mes états, & qu'elle ne la quitterait pas; mais que ſi ſon ancienne maîtreſſe voulait retourner à Baſſora, elle accepterait avec reconnaiſſance le parti que je lui propoſais.

Sur les dix heures, je reçus la visite du sultan Mahamud, qui me dit les choses les plus obligeantes; peut-être avait-il dessein de me tromper une seconde fois; la chose était difficile, l'expérience m'avait mis en garde contre ses artifices. Ce prince me pria de trouver bon qu'il mangeât tous les jours avec les seigneurs qui partageaient sa captivité. Je l'assurai qu'il devait se regarder comme le maître du château qu'il habitait, & disposer à son gré de ce qui lui ferait plaisir.

CHAPITRE CCV.

A la nouvelle de la prise du sultan, l'épouvante se met dans le camp impérial, l'armée prend la fuite.

LA nouvelle de la captivité de Mahamud s'était répandue pendant la nuit dans le camp impérial, & le désordre le plus affreux régnait dès le lendemain parmi les troupes qui le composaient : mes guerriers s'en apperçurent du haut des remparts. Ces braves gens me demandèrent à grands cris la permission de fondre sur des ennemis consternés, & déja vaincus par le découragement. Je modérai leur ardeur, en leur promettant que nous ferions pendant la nuit une sortie générale. Elle nous réussit complettement.

Tandis que j'aſſiſtais, avec le ſultan, à un bal dans les appartemens intérieurs du palais, & que ce prince s'amuſait avec les dames à voir danſer les baliadères, Thamar & Falcour, à la tête de trente mille guerriers, pénétrèrent dans le camp des Mogols: on leur oppoſa fort peu de réſiſtance. Les ennemis, épouvantés, prirent la fuite de toutes parts; mes troupes en firent une horrible boucherie, & ne rentrèrent dans la place qu'à la pointe du jour, raſſaſiées de carnage, & chargées d'un butin immenſe.

Cette brillante armée, qui ſemblait devoir conquérir le monde, ſe diſſipa d'elle-même. Chaque ſoldat ne prenant conſeil que de l'épouvante générale qui s'était emparée de l'armée, il ne reſta pas un ſeul eſcadron dans les environs de Chitor deux jours après la priſe du ſultan. J'envoyai Falcour, avec quelques déta-

chemens, à la pourſuite des fuyards. Dans peu de jours il ne reſta point de ſoldats mogols dans toute l'étendue de mes états, & mon ami revint comblé de gloire.

CHAPITRE CCVI.

L'empereur Aureng-Zeb envoie des ambaſſadeurs pour traiter de la rançon de ſon fils. Fin de la guerre.

SUR ces entrefaites, l'empereur Aureng-Zeb m'envoya des ambaſſadeurs pour traiter de la rançon de ſon fils, & me propoſer la paix; je la deſirais avec tant d'ardeur, qu'elle fut bientôt concluе. Je fus diſpenſé d'aller prêter mon hommage à Delhy; c'était la ſeule choſe ſur laquelle j'inſiſtai.

Dès que la paix fut ſignée, je dé-

clarai au ſultan qu'il était libre, & qu'il pouvait partir pour la capitale des Indes lorſqu'il le trouverait bon. Ce prince, ſurpris de la franchiſe de mes procédés, me preſſa vainement d'accepter l'immenſe quantité de bijoux que ſon père avait envoyée à Chitor pour payer ſa rançon. Vaincu par mon généreux déſintéreſſement, la haine qu'il m'avait jurée s'effaça de ſon cœur. Ce prince, en quittant mon palais, me fit des proteſtations d'amitié dont l'événement a prouvé la ſincérité. S'il fut injuſte à mon égard, au moins il eſt reconnaiſſant aujourd'hui.

Après le départ de Mahamud & des ambaſſadeurs d'Aureng-Zeb, je fis les diſpoſitions néceſſaires pour revenir à Brampour. Cette ville avait beaucoup ſouffert pendant la guerre, mais le château, défendu par une vaillante garniſon, n'avait pas été forcé.

Le bonheur, cette brillante chimère qu'encenſent tous les hommes, & après laquelle je ſoupirais depuis ſi long-temps, ſemblait enfin ſe réaliſer en ma faveur. L'amour & l'amitié concouraient enſemble à former le tiſſu de ma félicité; je croyais, dans mon ivreſſe, qu'il ne pourrait jamais ſe rompre. Un ſoir, après avoir ſoupé dans l'appartement de mon épouſe avec mes amis, les dames ſe joignirent à moi pour prier Falçour de nous raconter la ſuite de ſes aventures.

CHAPITRE CCVII.

Falcour raconte les circonſtances de ſa captivité de Baſſora.

Il n'eſt pas ſurprenant, me dit Falcour, que vous ayez fait des recherches infructueuſes dans les pro-

vinces voiſines de l'Iraque pour rompre mes chaînes ; je fus acheté dans le bazar de Baſſora, par un riche marchand de Samarcande, nommé Keineb. Mon patron partit fort peu de temps après pour Bagdad, où nous fîmes peu de ſéjour. Mon nouveau maître ſe joignit à une caravane de marchands qui partaient pour le pays des Usbecs, & je le ſuivis. Nous fîmes, ſans aucun accident, un voyage de près de ſept cents lieues. La caravane ſe ſépara ſur les bords de l'Oxus. Nous quittâmes cette rivière pour remonter le Jaxarte juſqu'à Samarcande. On me confondit avec les autres eſclaves, & je fis de vains efforts pour découvrir ce que vous étiez devenu.

Je paſſai trois années entières dans la maiſon de Keineb ſans aucune eſpérance de recouvrer ma liberté. Mon maître avait une jolie maiſon de campagne ſur les bords du Jaxarte,

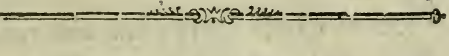
à deux lieues de Samarcande ; il l'habitait avec ſa famille pendant le temps des chaleurs. Un jour d'automne, il fit la partie de ſe promener ſur le fleuve pour prendre le plaiſir de la pêche, ce qu'il faiſait aſſez fréquemment.

Je ne ſais par quel accident la barque s'enfonça préciſément au courant de l'eau. Je ramais alors avec les autres eſclaves, & j'étais preſque nu. Cet accident ne me déconcerta pas ; je ſaiſis, par ſes habits, ma maîtreſſe qui ſe noyait, & je l'entraînai heureuſement ſur le rivage. Dès qu'elle fut en ſûreté, je me jettai de nouveau à la nage dans le fleuve pour ſecourir mon maître, qui s'était défendu quelque temps contre la mort, mais dont les forces étaient épuiſées ; j'eus le bonheur d'arriver à temps pour lui ſauver la vie. Je le conduiſis auprès de ſon épouſe, qui commençait à ſe

reconnaître : je les accompagnai à la maiſon, où ils me rendirent la liberté ſur-le-champ.

Les Usbecs ſont naturellement humains. Lorſque je fus un peu familiariſé avec mon maître & ma maîtreſſe, qui me traitaient alors comme leur meilleur ami, & ſur-tout quand je leur eus raconté quelques circonſtances de ma vie, ils s'attachèrent à moi juſqu'à m'offrir une de leurs filles en mariage. L'image de ma chère Sophie était gravée trop profondément dans mon ame pour me permettre de former de nouveaux liens ; d'ailleurs, mon attachement pour le prince Ander, que je regardais comme mon pupille, m'éloignait d'un établiſſement qui m'aurait ôté toute eſpérance de le revoir un jour. Je refuſai donc les offres obligeantes de Keineb & de ſon épouſe, & je leur demandai l'agrément de revenir dans ma patrie : ils ne me

l'accordèrent qu'après avoir mis tout en usage pour me faire changer de résolution.



CHAPITRE CCVIII.

Suite du récit de Falcour. Son retour dans les Indes.

KEINEB me voyant inébranlable, me fit présent de plusieurs esclaves, & d'un chameau chargé de pièces d'argent. Il m'accompagna jusqu'aux portes de Samarcande, en me souhaitant toute sorte de bonheur.

En quittant le pays des Usbecs, je pris le chemin de Cabul. On m'instruisit, dans cette ville, de l'étrange révolution arrivée dans les Indes. Cet événement ne me surprit pas: j'avais toujours préságé qu'Aureng-Zeb se placerait sur le trône de l'Indostan au

préjudice de ſes frères, mais je ne prévoyais pas que cet événement dût arriver du vivant de l'empereur Schah-Jehan.

Je mis huit jours pour me rendre de Cabul à Lahor, en paſſant par Allock, ville aſſez peu conſidérable, mais ſituée dans un des plus beaux climats de l'univers. Enfin j'arrivai à Delhy, où je pris mon logement dans le premier caravenſerail que je rencontrai.

Le bruit qu'avait fait votre arrivée dans cette grande ville ne me la laiſſa pas long-temps ignorer; mais j'appris en même-temps que vous veniez de vous battre avec un ſeigneur étranger nommé Mirſa-Mula, & que vous aviez été tué dans le combat. Je m'arrêtai quelque temps à Delhy pour m'aſſurer d'un fait qui m'intéreſſait vivement, & lorſque je crus être convaincu que votre mort n'était que trop

véritable, ce tragique événement acheva de me détacher du monde; je résolus de finir mes jours dans une solitude.

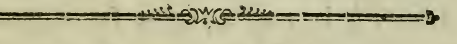
Je quittai Delhy sans m'être présenté devant le raja votre père. Il est plongé dans l'excès de la douleur, me disais-je à moi-même, quelle consolation suis-je en état de lui donner? Mes esclaves m'étaient inutiles, je leur donnai la liberté. Montant ensuite sur le chameau qui portait toutes mes richesses, je pris la première route qui se présenta à moi, je la suivis durant plusieurs jours sans songer dans quel pays elle pouvait me conduire; ils m'étaient tous indifférens. Après quelques jours de marche, je me trouvai dans les états du raja de Rator.

CHAPITRE CCIX.

Suite du récit de Falcour. Il s'établit dans une ſolitude.

A huit lieues de la ville qui donne ſon nom au petit royaume de Rator, la rivière de Kiang roule doucement ſes eaux au pied d'une chaîne de montagnes qui ſert de limite entre les états du raja & ceux de l'empereur mogol. Les vallées qui ſe rencontrent dans ces montagnes ſont habitées par des Parſis, la plus paiſible nation de l'univers. Ces peuples vivent entre eux comme s'ils ne compoſaient qu'une même famille. Ce ſéjour me plut, je le choiſis pour le lieu de ma retraite. J'employai une partie de l'argent que j'avais à faire l'acquiſition d'une aſſez jolie maiſon appartenante à un riche marchand de Rator.

Cette maison était environnée d'un terrein que je trouvai presque en friche, mais que je mis bientôt en valeur. Le jardin qui joignait la maison était grand, mais si mal entretenu, qu'on jugeait, en le voyant, que le maître n'y venait presque jamais. Je m'amusai à tailler les arbres, à faire arracher les ronces qui couvraient les allées, & bientôt ce jardin prit sous mes yeux & par mes soins une forme nouvelle.



CHAPITRE CCX.

Suite du récit de Falcour. Il rencontre deux étrangers.

JE menais, depuis plus d'un an, dans ma retraite, une vie tranquille : je sortais peu pendant le jour; mais, au coucher du soleil, je prenais le frais,

presque tous les soirs, sur le bord de la rivière qui baignait ma solitude. Un soir que je faisais ma promenade ordinaire, je vis venir à moi quatre personnes à cheval. Celui qui paraissait le maître des autres m'aborda civilement, & me pria de lui dire s'il trouverait, dans les environs de l'endroit où nous étions, un caravenserail dans lequel il pût passer la nuit. Frappé de la bonne mine de cet inconnu, je lui répondis qu'il ne trouverait point d'autres caravenserails, à plusieurs lieues à la ronde, que les cabanes qu'il voyait, & que j'étais surpris qu'il se fût exposé si tard dans un lieu aussi désert. L'aimable inconnu me remercia de l'avoir instruit de ce qu'il voulait savoir : il ajouta qu'il s'était égaré dans les montagnes, & qu'il était si préoccupé, qu'il marchait depuis plusieurs jours sans tenir de route certaine.

Le ton dont l'étranger prononça ce

peu de paroles pénétra mon cœur d'un ſentiment inconnu qui m'attachait vivement à ſes intérêts. Seigneur, lui dis-je, vous ne trouverez point ici de retraite digne de vous; mais ſi vous voulez accepter ma maiſon, qui n'eſt pas éloignée, vous y paſſerez la nuit avec un peu moins d'incommodité. L'étranger fit d'abord quelque difficulté d'accepter l'offre que je lui faiſais; cependant il ſe rendit à la fin à mes inſtances, & nous prîmes enſemble le chemin de ma maiſon.

En attendant le ſouper, je m'entretins avec l'étranger de choſes générables. Il me demanda ſi je faiſais ma demeure ordinaire dans ces montagnes. Je l'habite depuis près de deux ans, lui répondis-je, &, depuis ce temps-là, je n'ai d'autre ſociété que celle des bonnes gens dont vous avez vu les cabanes; je vis dans la retraite la plus obſcure: j'avoue cependant

que je ſuis ſenſible au plaiſir de voir & d'entretenir une perſonne comme vous. Pour moi, reprit l'inconnu, je fuis les hommes, & je voudrais pouvoir me fuir moi-même. Si vous connaiſſiez la nature de mes infortunes, vous jugeriez que je dois renoncer pour jamais à toute eſpèce de ſociété. L'étranger prononça ces mots avec un ſerrement de cœur qui m'attendrit. Notre entretien fut interrompu par l'arrivée d'un de ſes compagnons, qui s'était arrêté ſans doute pour donner quelques ordres ; c'était Luzine. Vous voyez le meilleur de mes amis, me dit l'étranger, en me préſentant cette aimable perſonne ; ſans lui, ſans les conſolations qu'il me donne, j'aurais déja ſuccombé ſous le poids de mes peines. On m'avertit alors que nous étions ſervis. Après le repas, j'accompagnai mes hôtes dans les chambres qui leur étaient préparées.

CHAPITRE CCXI.

Suite du récit de Falcour. Il engage les deux étrangers à fixer leur séjour dans sa solitude. Quels étaient ces étrangers.

JE sentais une extrême curiosité de connaître plus particuliérement deux personnes vers lesquelles mon cœur était entraîné par un penchant irrésistible. Je fis plusieurs questions aux deux esclaves qui les accompagnaient, mais je n'en tirai que de faibles lumières. Ils m'apprirent que leur maître était un seigneur persan qu'une affaire d'honneur qu'il avait eue à Delhy forçait de quitter l'Indostan.

Mes deux hôtes entrèrent dans ma chambre le lendemain, aussi tôt que je fus levé : ils me remerciérent de

l'hoſpitalité que je leur avais donnée ; & me demandèrent la permiſſion de continuer leur route. J'eus beaucoup de peine à les faire conſentir à ſe repoſer quelques jours chez moi ; j'y réuſſis enfin. Je découvrais tous les jours, dans ces étrangers, de nouvelles qualités qui me faiſaient deſirer avec ardeur d'éloigner le moment de leur départ. Je ne les quittais preſque jamais, m'occupant à faire quelque diverſion aux chagrins dont Mirſa-Mula paraiſſait dévoré. Il me dit un jour qu'il ſe propoſait de fixer ſes jours avec ſon ami dans la retraite : je me ſervis de cette ouverture pour le preſſer de donner la préférence à celle où le haſard l'avait conduit. Cette propoſition le fit rêver quelque temps. Il me pria de lui donner vingt-quatre heures pour ſe déterminer. Je lui fis obſerver, dans cet intervalle, que, nous trouvant tous trois dans les mêmes

diſpoſitions, c'était un avantage commun de pouvoir nous entretenir de nos malheurs réciproques, & de nous entre-aider à les ſupporter. Mes hôtes ſe rendirent enfin à mes raiſons.

Depuis ce jour, ma ſolitude prit à mes yeux une forme plus riante. Aſſis avec Mirſa-Mula & ſon ami, ſur le bord de la petite rivière, je leur faiſais part, pour les amuſer, d'une partie de mes aventures.

Je leur fis un jour l'hiſtoire de ma captivité de Baſſora, & de la manière dont j'avais été ſéparé d'un élève auquel j'étais plus attaché qu'à ma propre vie. A meſure que je parlais, Mirſa-Mula changeait de couleur: il ſe remit cependant. Continuez, me dit-il: l'altération que vous avez ſans doute apperçue ſur mon viſage vient de la conformité de vos aventures avec l'événement qui cauſe le malheur de ma vie. Si je ne vous ren-

contrais pas dans un pays ſi éloigné de l'Arabie, je croirais que vous êtes Falcour, l'ami & le compagnon du prince Ander-Can.

Toute ma philoſophie m'abandonna lorſque j'entendis prononcer ce nom. Oui, je ſuis Falcour! m'écriai-je, hors de moi-même; j'étais l'ami de ce prince infortuné qui vient de périr dans ſa patrie, à la fleur de ſon âge. Mirſa-Mula me laiſſa faire mes exclamations. Lorſque je fus en état de l'écouter: O Falcour! me dit-il d'un ton de voix qui décélait l'agitation de ſon ame, ô Falcour! que vous allez me haïr!.... Vous avez devant les yeux le monſtre qui a bleſſé votre ami. J'ai immolé votre ami dans l'accès de ma rage; mais conſolez-vous, Ander-Can n'eſt pas mort de la bleſſure que lui a fait ma main; vous pouvez encore vous flatter de le revoir. Pour moi, qui l'aimais plus que mon

existence, & qui l'ai perdu pour jamais, la mort seule apportera quelque adoucissement à mon désespoir. Alors Mirsa-Mula me déclara son sexe, celui de Luzine & leurs véritables noms. Elle me fit confidence de la naissance & des progrès de sa passion : elle ajouta que la petite vérole qu'elle eut quelque temps après votre départ, en changeant presque absolument les traits de son visage, lui inspira l'étrange résolution de vous suivre dans votre patrie. Elle me parla de son duel avec vous, de son désespoir après cette action étonnante, des suites qu'elle eut, de sa blessure, qui, pendant près d'un an, la mit aux portes du tombeau. Elle finit par me dire que vous étiez actuellement assiégé dans Chitor par le sultan Mahamud, à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes, & que, désespérant de vous rendre aucun service dans

cette occaſion , elle s'était exilée du monde pour jamais.

CHAPITRE CCXII.

Fin du récit de Falcour.

JE ne pouvais m'empêcher de plaindre une femme aimable & généreuſe, dont l'amour avait cauſé tous les malheurs ; mais je ne lui cachai pas que, puiſque vous exiſtiez encore, j'étais déterminé à vous aller joindre, quelque péril que je duſſe courir en cette occaſion. Cette dame me dit qu'elle avait appris que le raja de Rator armait puiſſamment ; qu'elle ne doutait point que ce ne fût en votre faveur, & qu'en faiſant un voyage dans cette ville, je trouverais peut-être des facilités pour exécuter un projet dont elle était bien éloignée de me détour-

ner. Je partis pour Rator, après avoir exigé la parole de Zama, qu'elle attendrait mon retour dans ma maiſon.

Les premières perſonnes que j'interrogeai, à mon arrivée à Rator, m'apprirent que le raja Jacout-Zing ſe diſpoſait à ſe mettre en campagne, à la tête de ſon armée, pour marcher au ſecours d'un raja de ſes amis, lequel avait envoyé à ſa cour un ambaſſadeur nommé Thamar, car je n'en demandai pas davantage. Je courus au palais, j'embraſſai ce cher compagnon, dont je croyais être ſéparé pour jamais. Thamar venait de recevoir une lettre de votre part : il ſe préparait en conſéquence à partir pour Chitor. Je le déterminai à venir paſſer quelques jours à ma maiſon de campagne, en attendant le retour d'Ambdar, qu'il envoyait dans le camp des Mogols pour prendre langue.

L'état de langueur dans lequel était

Zama, à mon retour dans ma maiſon, nous troubla ſenſiblement, Thamar & moi. Cette dame paraiſſait revenue de la paſſion qu'elle avait eue pour vous. Nous lui fîmes la propoſition de nous ſuivre à Chitor, elle nous répondit que tous ſes deſirs ſe bornaient à paſſer ſa vie auprès de vous; en conſéquence nous partîmes tous enſemble pour Rator. Ambdar revint de l'armée impériale quelques jours après notre arrivée dans cette ville, & nous prîmes la route de Chitor.

CHAPITRE CCXIII.

Concluſion.

LA guerre étant heureuſement terminée, je congédiai mon armée, & je revins à Brampour avec mes amis. Je n'eus pas le bonheur de les poſ-

ſéder long-temps. A peine étions-nous arrivés dans ma capitale, que Thamar me demanda la permiſſion d'accompagner ſon épouſe Zulie dans la vallée de Dinam. En vain je voulus ébranler ſa réſolution ; il m'oppoſa la parole qu'il avait donnée aux parens de Zulie, de la ramener dans leurs bras : il ne me fut pas poſſible de le retenir. Falcour me reſtait. Je me flattais que, malgré le tendre ſouvenir qu'il conſervait de ſon épouſe, je le déterminerais à faire un nouveau choix en faveur de Zama ou de Luzine. Le grand être en ordonnait autrement : une fièvre ardente me priva pour jamais de ce généreux ami. Il mourut dans mes bras ſix mois après le départ de Thamar.

Depuis ce jour malheureux, je cherche mon unique conſolation auprès de mon épouſe, & dans la converſation de Zama & de Luzine,

devenues les compagnes inſéparables de Padmani. Je reçois ſouvent des nouvelles de Thamar & de Zulie. Luzien & Zulmire, qui n'eſpéraient plus de les revoir, célébrèrent le jour de leur arrivée dans la colonie comme un jour de fète. Thamar & Zulie ont trouvé le bonheur dans leur retraite, & le ciel m'eſt témoin que j'irais l'y chercher moi-même avec ma famille, ſi les devoirs que m'impoſe la puiſſance ſouveraine ne m'enchaînaient dans Brampour, au milieu de mes ſujets.

Fin du troiſième & dernier volume.

